# France ILLUSTRATION

N° 139 — 29 MAI 1948 — 50 FRANCS

## LES MINISTRES AU CHATEAU DE CHAMPS

Le samedi 22 mai, M. Robert Schuman a présidé au château de Champs un conseil de cabinet extraordinaire qui a notamment décidé que la ration de pain serait augmentée de cinquante grammes à partir du 1er juin.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

# France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

## TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale».

### FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an . . . | 2.250 | 2.650 | 2.750 | 3.150 |
| 6 mois . . . | 1.125 | 1.325 | 1.375 | 1.575 |

### ÉTRANGER :

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an . . . | 2.800 | 3.300 | 3.450 | 3.950 |
| 6 mois . . . | 1.400 | 1.650 | 1.725 | 1.975 |

**FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE**
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Union Française. Un an **400 fr.**
Étranger. . . . . Un an **500 fr.**

**Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.** — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

*Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.*

**La TABLE DES MATIÈRES de 1947 est parue.** Chaque semestre : **14 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

**HOTELS et VILLÉGIATURES**

**BRETAGNE**
(LA BAULE)
**MAJESTIC** Sur mer plein midi - Tél. 24-86 Près du Casino, 1er ordre. Vue unique sur la Baie.

**PYRÉNÉES**
**SALIES-DE-BÉARN** (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

**AX-LES-THERMES**
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses. Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

**CÔTE D'AZUR**
**NICE** TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

**AU GRAND HOTEL DU CAP FERRAT**
entre NICE et MONTE-CARLO - T. 250-20
On boit à pleines coupes toutes les joies de l'Été
Son Restaurant - Sa Piscine - Sa Plage

LE **SEIZIÈME** NUMÉRO DE
*France*
ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
PARAITRA LE **15 JUIN**

*Sommaire :*

RUE DE L'ÉVANGILE
Chronique d'Alexandre ARNOUX
de l'Académie Goncourt

LE CLIENT LE PLUS OBSTINÉ DU MONDE
Nouvelle de Georges SIMENON

LE SQUARE DU PÉROU
Comédie en trois actes de Louis DUCREUX

**PYRENE** PP
*Protection contre L'INCENDIE*
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

**PORCS** castrés 3 p. 5.000 fr. franco port, emball. domicile, garanti 6 mois. Catalogue 15/60 kilos gratuit. Dde représent. Porcherie Pont-Chrétien (Indre).

Les bons foies gras
"CHAMPION"
DES PRODUITS DE QUALITÉ
DES PRIX ABORDABLES...
Truffés, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.
VOUS OFFRENT EN RÉCLAME
18 BOITES SPÉCIALITÉS ASSORTIES PLUS DE 3 Kgs F.co 3.000
18 BOITES SÉLECTIONNÉES SURCHOIX F.co 5.000
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX : DORDOGNE
C. P. LIMOGES 295-70
TARIF G FRANCO SUR DEMANDE

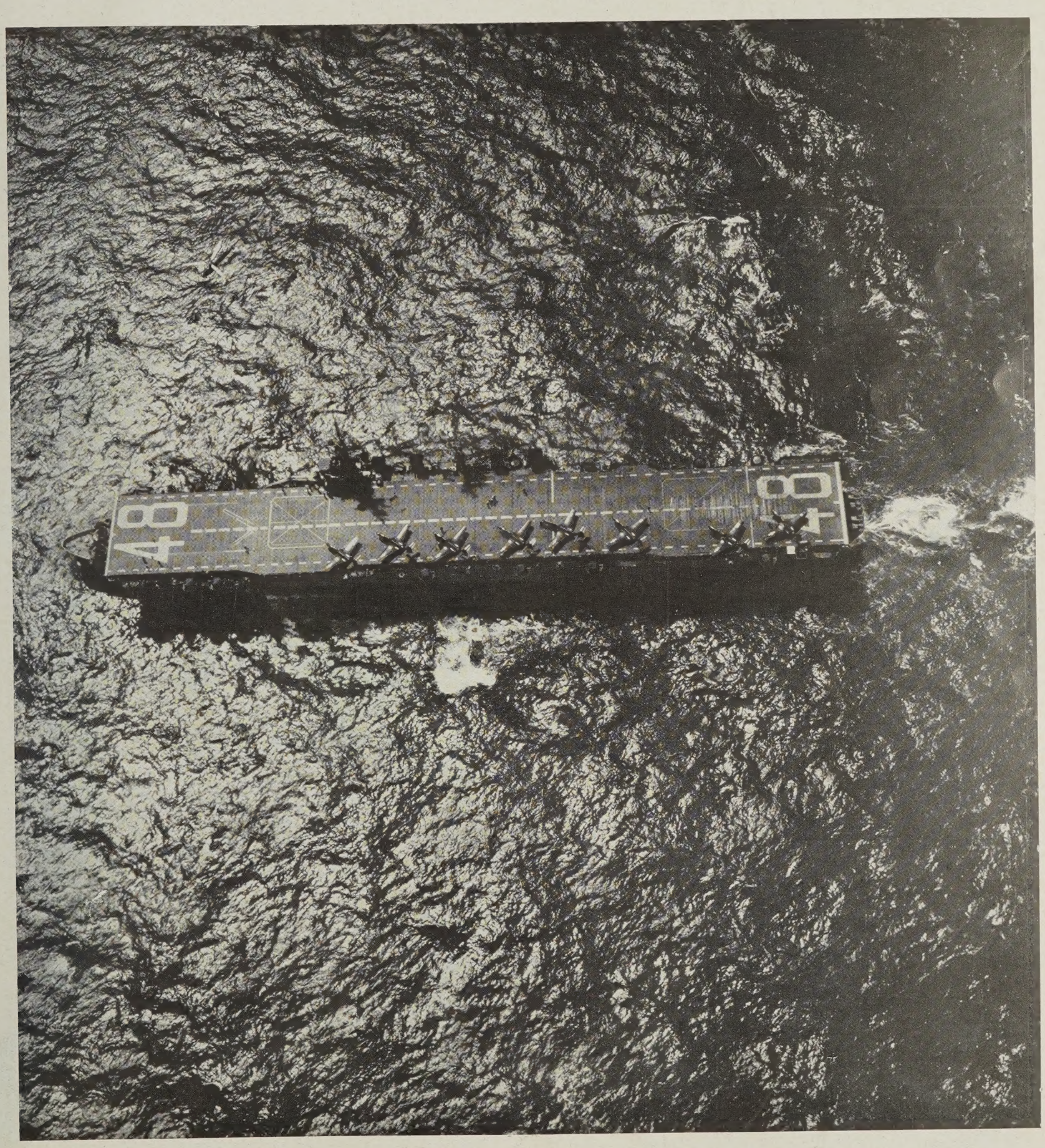
**COGNAC CROIZET**
**FONDÉE EN 1805**

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 139 29 MAI 1948

# France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

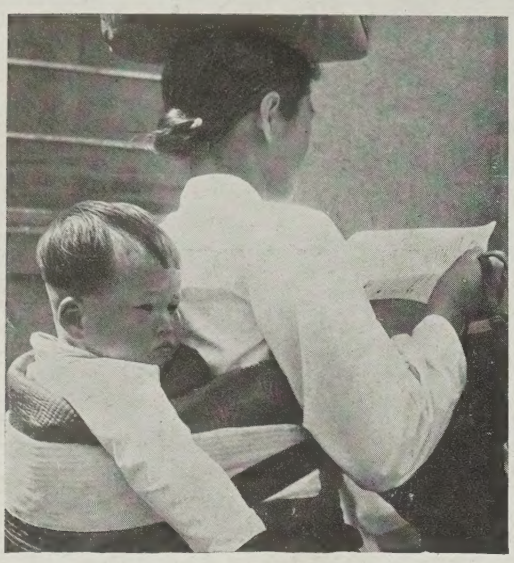
G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



**MANŒUVRES AÉRONAVALES AMÉRICAINES DANS LE PACIFIQUE**

La marine américaine procède actuellement à d'importantes manœuvres combinées avec l'aviation dans le Pacifique. On voit ici, sur le pont-plage d'un porte-avions léger de la classe « Saïpan », une demi-escadrille de F. H., tandis qu'un hélicoptère, à gauche, survole l'unité.

# INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



**EN COREE DU SUD** sept millions et demi d'électeurs des deux sexes ont usé pour la première fois du droit de vote. Une Coréenne, son « baby » au dos, étudie le manifeste d'un des partis politiques.

**M. VINCENT AURIOL,** que l'on voit ici auprès du chanoine Kir, député-maire et héros de la Résistance, a été, au cours de son voyage en Bourgogne, l'hôte de la ville de Dijon, qui lui a fait un chaleureux accueil.

**S. M. LE SULTAN DU MAROC** passe en revue un détachement d'honneur sur le pont du cuirassé *Richelieu*, au cours de la visite qu'a effectuée la flotte française d'intervention dans le port de Casablanca.

**AU PALAIS DE LA DECOUVERTE,** M. Depreux, ministre de l'Education nationale, et S. Exc. sir Oliver Harvey, ambassadeur de Grande-Bretagne, inaugurent l'exposition consacrée aux chimistes Davy et Faraday.

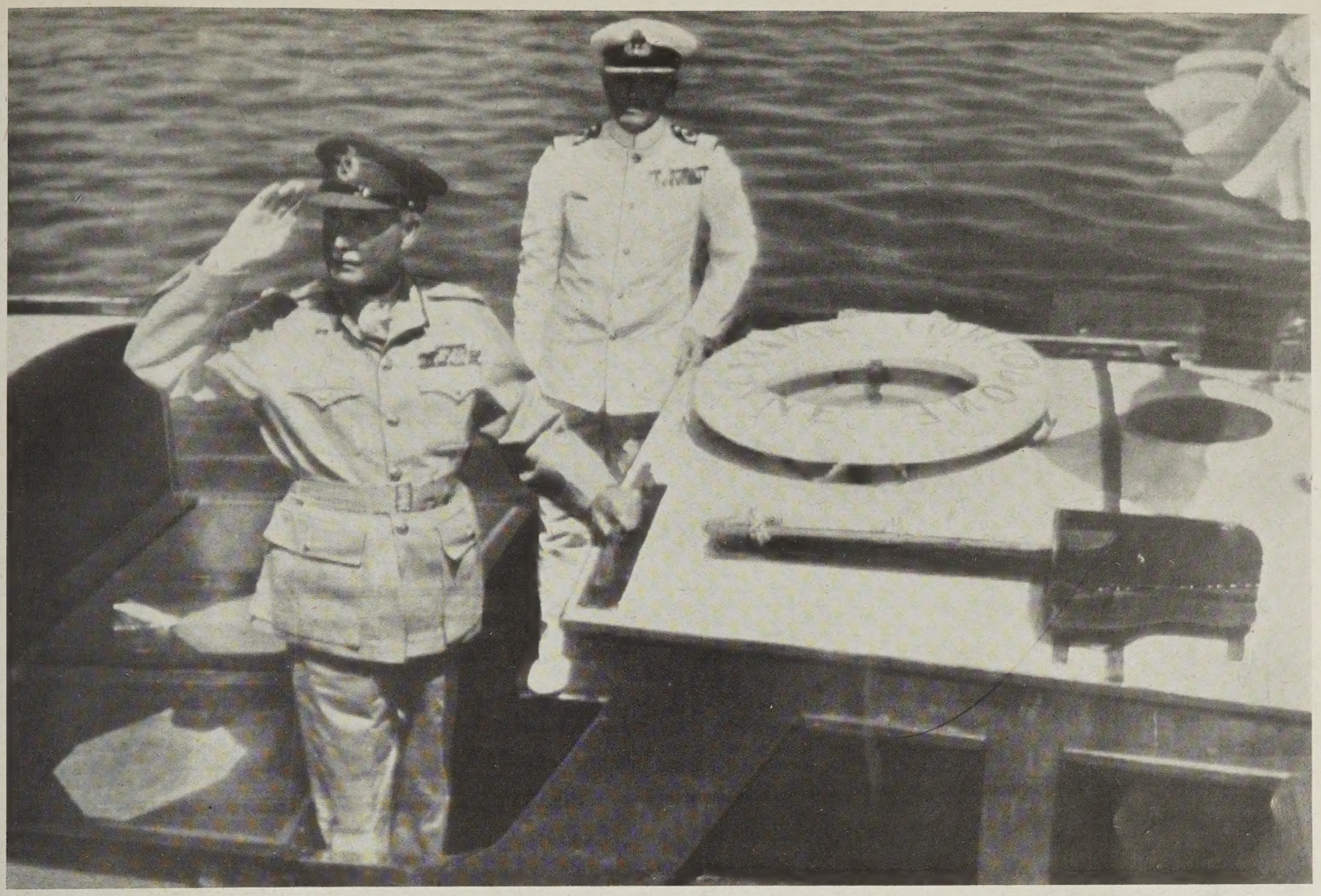
**AU KUNSTLERHAUS DE VIENNE,** en présence du général Béthouart et de M.. Susini, directeur de l'Institut français, a été inaugurée l'Exposition de l'urbanisme organisée par les autorités françaises.

**A LISBONNE,** dans la chapelle du cardinal Cerejeira, le cardinal Himselt donne la première communion au prince Victor-Emmanuel d'Italie, en présence de l'ex-reine Marie-José et du prince de Naples.

**LA PRINCESSE JULIANA,** régente du royaume uni des Pays-Bas, a prêté serment devant les membres de la Chambre des communes réunis à La Haye. Elle avait, à son côté, le prince Bernhard.

**EN CROISIERE D'EXERCICES** au large des côtes d'Ecosse, le *Superbe*, croiseur anglais de 8.000 tonnes, suivi des cuirassés de 35.000 tonnes *Anson* et *Howe*, vus de la plage arrière du porte-avions *Implacable*.

**A MADRID,** le général Franco a reçu dans sa résidence du palais du Prado une délégation de soixante-dix étudiants venus de l'Amérique du Sud auxquels il a fait l'éloge du régime politique de son pays.



LE MANDAT ANGLAIS TERMINÉ, LE HAUT COMMISSAIRE GÉNÉRAL SIR ALAN CUNNINGHAM SALUE, AVANT DE S'EMBARQUER, LA TERRE PALESTINIENNE.

# NAISSANCE DE L'ÉTAT D'ISRAËL

Nous assistons à la promotion d'un Etat à l'indépendance et à la souveraineté : l'Etat d'Israël. Depuis la fin des hostilités, c'est dans le Proche-Orient et l'Orient que les nouveaux Etats sont apparus : la Syrie, le Liban, la Birmanie, tandis que le Pakistan et l'Inde restaient comme membres librement associés dans le Commonwealth britannique. La Transjordanie devenait royaume. Ainsi, le mouvement commencé en 1918 par la grande promotion européenne se continue plus à l'est. A vrai dire, la marche vers l'indépendance des Etats arabes avait débuté pendant la première guerre mondiale, et c'est dans l'après-guerre de 1918 que l'on trouve les origines de la situation actuelle. Mandat de la France sur la Syrie, mandat de la Grande-Bretagne sur la Palestine. On sait comment s'est terminé le premier ; le second s'est achevé le 14 mai dernier, à minuit, suivant les engagements solennels pris par le gouvernement de Londres. Le même jour, à midi, les Juifs de Palestine proclamaient leur indépendance, et, au moment même où le mandat prenait fin, le président des Etats-Unis, M. Truman, signait la déclaration par laquelle son pays reconnaissait l'existence du nouvel Etat en tant qu'autorité *de facto* en Palestine.

On a cru voir dans cette décision une mesure improvisée et un changement nouveau de la politique américaine. Il n'en est rien : la reconnaissance de l'Etat d'Israël était préparée et depuis longtemps déjà avait été jugée nécessaire. En effet, l'article 2 du mandat confié à l'Angleterre par la S. D. N. spécifiait : « La Puissance mandataire assumera la responsabilité d'instituer dans le pays un état de choses politique, administratif, économique de nature à assurer l'établissement du foyer national pour le peuple juif et à assurer également le développement d'institutions de libre gouvernement, ainsi que la sauvegarde des droits civils et religieux de tous les habitants de la Palestine à quelque race ou religion qu'ils appartiennent. » On pouvait tirer de ce texte une conclusion, c'est que le foyer national pour le peuple juif, dont la création est assumée par la puissance mandataire, ne doit durer qu'autant que cette dernière exerce le pouvoir qui lui a été délégué, en d'autres termes, qu'avec le mandat se termine l'expérience sioniste, et que, par conséquent, la Palestine passe sous la souveraineté des Arabes. Cette thèse est soutenue par la Ligue arabe, et le roi de Transjordanie, Abdullah, l'a plusieurs fois formulée en l'atténuant et en précisant que les Juifs garderont leurs terres et que leurs intérêts seront respectés dans le nouvel Etat palestinien indépendant ; mais que leurs prétentions à la création d'un Etat ne seront pas admises.

A Washington, si l'on a hésité sur les moyens de régler le problème, le gouvernement et l'opinion américaine ont toujours été d'accord sur la nécessité de maintenir le foyer sioniste sous quelque forme que cela soit, et, puisque ce foyer est devenu un Etat, aucune contestation ne doit être faite à ce sujet, du fait du retrait du mandat. Telle est l'explication de la reconnaissance « de facto » par le président Truman, et cette reconnaissance n'est ni un geste électoral ni une improvisation, mais l'expression d'une attitude constante. Moscou s'est empressé de suivre Washington, entraînant le cortège déjà imposant de ses clients. Et c'est ainsi qu'est né l'Etat d'Israël.

Il est né malheureusement non pas dans la joie, mais dans les larmes : populations civiles juives bombardées à Tel-Aviv, terrible guerre de rues à

M. BEN GURION (A DROITE) VIENT DE PROCLAMER LE NOUVEL ETAT.

DEUX SPITFIRES ÉGYPTIENS EFFECTUENT UN RAID AU-DESSUS DE TEL-AVIV.

Jérusalem. La Terre Sainte est profanée. Ainsi donc, une fois de plus, dans cet Orient deux peuples se déchirent, s'entretuent au nom de leurs droits, animés de passions puissantes violemment opposées malgré qu'elles puisent aux mêmes sources, et le monde dit « civilisé » ne peut mettre un terme à ce combat singulier. En 1820, les Grecs se révoltent contre l'oppresseur turc, et pendant sept ans les massacres succèdent aux massacres, provoquant un des plus beaux mouvements d'opinion publique internationale. Mais le « concert européen » laisse faire : Metternich, Nicolas Ier, Canning ne sont pas d'accord. En 1875, les Bulgares, révoltés eux aussi, après les Bosniaques et les Herzégovins, sont atrocement traités. Gladstone dénonce ces *bulgarian horrors*. Rien n'y fait : l'intervention russe ne se fera qu'après d'interminables discussions, en 1877 seulement. De 1894 à 1897, les massacres d'Arménie, s'ils provoquent l'indignation du monde entier, n'entraînent les gouvernements qu'à faire régner dans les chancelleries une grande activité dans le but non d'arrêter les massacres, mais d'éviter une crise diplomatique.

Depuis l'automne dernier, la tension entre Juifs et Arabes n'a cessé de croître, les incidents se multiplient. L'énergie des Israélites, le fanatisme des Arabes ne laissaient aucun doute sur la conduite qu'ils auraient les uns en face des autres. Et, par deux fois, en créant la S. D. N., puis l'O. N. U., on a voulu empêcher le retour de ces « crises » que nous avons énumérées. Constatons que dans l'une et dans l'autre tentative on n'y a pas réussi.

Il y a dans cette crise les mêmes éléments que l'on peut discerner à l'analyse dans le passé : sur le devant de la scène, les protagonistes, dans les coulisses, les intéressés. Ils peuvent changer, et ils ont en effet changé, mais ce qui demeure, c'est la règle du jeu : malgré les déclarations de San-Francisco, les puissances font en 1948 ce qu'elles faisaient en 1820 ou en 1896.

La Palestine est un débouché sur la Méditerranée qui a quelque valeur, surtout par Haïffa, où aboutit le pipe-line des puits d'Irak. Ce petit pays comprend deux sociétés : la juive et l'arabe. La première est une extraordinaire réussite, que ce soit dans ses communautés agricoles ou dans ses entreprises urbaines : Tel-Aviv a quelque apparence des villes-champignons américaines. La seconde est toujours figée dans son moyen âge romantique, féodal, et peu adaptée aux combinaisons financières et à l'emploi des nouvelles armes. Arabes de Palestine et Juifs nouveaux venus pouvaient s'ignorer ou s'entendre : il suffisait de les y inciter, au besoin les y contraindre. Et c'est ce qui s'est fait pendant quelques années : l'Angleterre, à ce moment-là, avait parfaitement rempli sa mission de puissance mandataire.

La guerre a apporté aux situations acquises et anciennes beaucoup de changements : le premier, et capital, a été la formation de la Ligue arabe, dont le gouvernement de Londres porte la responsabilité. Désormais, le Foreign Office se trouvait engagé dans une politique de contradictions qui rappelle étrangement celle dans laquelle s'était fourvoyé Napoléon III dans la fameuse question romaine, où en défendant le pape il s'opposait aux revendications nationales italiennes qu'il avait soutenues par les armes. Et, de même que Napoléon III avait essayé par tous les moyens d'arranger les choses soit par entente directe, soit par une garantie internationale, les Britanniques ont eux aussi fait les mêmes tentatives. Et ils ont radicalement échoué, puisqu'ils n'ont pu éviter ni le partage de la Palestine, ni la guerre entre Juifs et

L'INTÉRIEUR DE L'HOPITAL DE TEL-AVIV, QUI A ÉTÉ SÉRIEUSEMENT ENDOMMAGÉ PAR LES AVIONS EGYPTIENS AU COURS D'UN RAID SUR LA CAPITALE JUIVE.

Arabes, ni l'intervention des Etats-Unis et l'accord de fait sur la reconnaissance de l'Etat d'Israël entre ces derniers et l'U. R. S. S. Il reste à l'Angleterre une arme : sa maîtrise encore existante des finances palestiniennes et ses intérêts dans les exploitations pétrolières liés à ceux des compagnies américaines. Comment s'en servira-t-elle ? Son rôle n'est pas terminé.

Les Etats-Unis, malgré l'apparence, sont restés, sur ce sujet, fidèles à une doctrine bien établie. Après avoir refusé à l'Angleterre leur appui pour un règlement à deux — on se souvient du divorce sur cette question à la suite des déclarations du président Truman — ils ont considéré que le problème relevait de l'Organisation des Nations Unies. Ils ont constamment renvoyé à l'O. N. U., à l'Assemblée générale, à ses commissions, au Conseil de sécurité les propositions, les réclamations et autres démarches concernant la Palestine. Ce sont eux qui ont imposé l'essai de règlement international : la création de la commission d'enquête du 13 mai 1947, dont le rapport a été déposé le 1er septembre suivant. On se souvient que cette procédure a entraîné une réaction de l'Angleterre : l'annonce du 27 septembre, par laquelle Londres déposerait son mandat à la date du 1er janvier suivant. Les conclusions de la commission tendant à l'indépendance de la Palestine, composée de deux Etats, étaient acceptées par les Juifs, refusées par la Ligue arabe, mais imposées par l'accord sur ce point des U. S. A. et de l'U. R. S. S. Le 26 novembre 1947, le plan de la Commission était finalement adopté par 25 voix contre 13 et 17 abstentions. A dater de ce jour commence une agitation en Palestine qui ne cessera de croître, surtout à partir de janvier, les Juifs ayant commencé une occupation, en quelque sorte préventive, des territoires qui leur étaient attribués dans le projet voté par l'O. N. U. L'aggravation de la situation est devenue telle au printemps qu'une intervention devenait presque nécessaire. Washington ne pouvait accepter qu'elle fût faite par la Russie, comme l'opinion américaine ne pouvait accepter que son gouvernement la fît lui-même. Comme il n'y était nullement disposé, c'est encore à l'O. N. U. qu'il s'est adressé. Le 19 avril, l'Assemblée (réunie en session extraordinaire), par 44 voix contre 0 et 10 abstentions, renvoyait à la Commission politique l'examen du plan américain, qui tendait à substituer au projet de partage précédemment admis un projet de tutelle sous laquelle serait placée la Palestine pendant une durée de trois ans. C'est ce plan que la Commission a rejeté le 14 mai, le jour même où l'Etat d'Israël était constitué. Entre temps, une commission de trois consuls était désignée pour établir une trêve entre Arabes et Juifs. Ses efforts n'ont pas eu grand succès.

Les résultats de l'obstination des Etats-Unis à faire régler l'affaire palestinienne par l'O. N. U. ont été décevants : d'abord, la faiblesse et l'impuissance du système se sont révélées définitives, et, ce qui est plus grave, les décisions de l'O. N. U. n'ont fait qu'augmenter la confusion dans laquelle on se trouve engagé. La solution pacifique par un organisme international, comme les U. S. A. ont espéré la trouver, n'est pas possible, à moins d'une réforme complète du système existant, réforme bien difficile à concevoir dans les circonstances présentes. Nous ne pouvons que nous en remettre à l'empirisme, c'est-à-dire aux événements eux-mêmes, qui tendent naturellement à l'aménagement des situations. Comme on le voit, l'administration de la paix n'a pas fait de progrès ; avant de l'administrer, il eût fallu l'établir.

A New-York, des jeunes juifs dansent devant le drapeau sioniste.

A Jaffa, a la veille de l'expiration du mandat britannique, de jeunes volontaires de la Haganah collaborent avec les soldats anglais.

# MANŒUVRES DIPLOMATIQUES

par ROGER CÉRÉ

Les nouvelles se succèdent avec une telle accélération que l'esprit n'a plus le temps de mesurer les conséquences de chacune d'elles, à peine en reçoit-il une impression agréable ou désagréable. Comme la suite des échecs de toute sorte s'allonge sans cesse, une chance de succès, voire de simple détente, retient notre attention, gonfle nos espoirs et entraîne quelque peu nos jugements. C'est pour cela que l'annonce de négociations directes entre les deux Grands a fait tout oublier pendant quelques jours. Et, pourtant, la conférence des suppléants des ministres des Affaires étrangères, qui siège à Londres depuis plusieurs mois dans le but de rédiger les clauses du traité d'Etat autrichien, a dû se séparer sans avoir pu trouver un compromis sur tous les différends qu'elle s'est efforcée d'aplanir. Alors que l'on croyait qu'elle avait enfin doublé le cap des règlements relatifs aux réparations et aux biens allemands, ce sont les revendications yougoslaves, énergiquement soutenues par les Soviétiques, qui l'ont fait échouer. Un autre échec, peut-être plus grave, est passé inaperçu : celui de la commission de l'énergie atomique à Lake-Success. L'opposition irréductible de l'U. R. S. S. et de l'Ukraine aux neuf autres nations membres de la commission met un terme à des débats qui ont commencé dès janvier 1946 en même temps qu'à tout espoir d'aboutir à un résultat, quel qu'il soit, en ce domaine. Le rapport excellent fourni ne laisse aucun doute à ce sujet. A Londres, comme à Lake-Success, la diplomatie soviétique est intransigeante.

Alors que faut-il penser des manœuvres successives qu'elle vient d'exécuter : la première en portant une conversation privée sur la place publique, la seconde par l'intervention du maréchal Staline en personne, accordant à un homme politique américain non investi de fonctions officielles la faveur d'un encouragement dans les idées qu'il représente ? Dans la première affaire, Moscou s'est servi d'un procédé diplomatique vieux et que l'on pouvait considérer comme discrédité. Il consiste à entraîner son adversaire à se découvrir, à faire des avances, à les lui faire formuler par une note verbale (dont le caractère est d'être écrite) et, une fois nanti d'un document, à en faire communication au bon moment et à ceux qui peuvent avoir quelque intérêt à le connaître. Il y a des exemples fameux de l'emploi d'un pareil procédé : Bismarck faisant préciser par écrit par notre ministre Benedetti les projets de Napoléon III sur l'annexion éventuelle de la Belgique et communiquait le papier à l'Angleterre un peu plus tard. Il semble bien que le général Bedell Smith, en laissant à M. Molotov sa note verbale, ne s'attendait pas à la voir publier quelques jours plus tard. Avec la réponse in-extenso du gouvernement soviétique. Dans son discours aux communes M. Bevin a stigmatisé la méthode et a ajouté avec quelque amertume que, dans ces conditions, aucune négociation n'était possible. Avec le ministre anglais inclinons-nous : la diplomatie classique est à rayer des rapports avec l'Union soviétique.

C'est probablement pour cette raison que les dirigeants de la Russie viennent d'en inaugurer une autre, publique, par lettres patentes répandues par la presse. M. Wallace est candidat à la présidence des U. S. A. et leader d'un troisième parti qui tend à mordre sur les deux partis traditionnels : républicains et démocrates. Le grand tremplin du candidat est la paix. Or, proposer la paix comme programme est une excellente position : elle permet de critiquer victorieusement le gouvernement. Les arguments électoraux étant gros et basés sur l'apparence, M. Wallace a donc la part belle. Il est peut-être plus difficile d'apporter un plan concret. M. Wallace en a dressé un en sept points. Il n'est pas sans intérêt de les énumérer :

1. — Conclusion de traités de paix avec l'Allemagne et le Japon.

2. — Retrait des troupes de ces pays, de Chine et de Corée.

3. — Désarmement général et interdiction des armes atomiques.

4. — Garantie des droits de l'homme dans tous les Etats.

5. — Interdiction des points d'appui militaires sur les territoires des Nations Unies.

6. — Observance de la souveraineté de tous les Etats et non-intervention dans leurs affaires intérieures.

7. — Développement du commerce mondial sans qu'aucun Etat soit désavantagé.

Ce sont ces sept points qui ont été proposés au maréchal Staline comme base de négociations à deux, Washington-Moscou. Et c'est à cette proposition que le maréchal, sortant d'un long silence, a répondu par une lettre dont nous n'extrayons que ces mots : il s'agit là d' « un sérieux pas en avant » et d' « une excellente et fructueuse base d'accord », et le renouvellement de la fameuse formule, déjà dite à un Américain, M. Stassen, « la coexistence possible entre le capitalisme américain et le communisme russe ».

Il est difficile d'admettre, même en empruntant à la dialectique toutes ses astuces, que la lettre du maréchal Staline ait été écrite à titre privé, en quelque sorte, comme pourrait le faire un citoyen d'un pays sans considération de ses fonctions. Cela ne peut pas se concevoir en l'espèce. En s'adressant à un homme politique dans l'opposition, le chef de l'Etat russe n'intervient-il pas dans les affaires intérieures des U. S. A. et particulièrement en donnant un acquiescement au plan « concret » de M. Wallace ? Nous ne trouvons pas de cas semblables, avec une pareille publicité, si nous savons qu'il y eut souvent des collusions secrètes de gouvernements étrangers avec des chefs de partis d'opposition. Dans le cas qui nous occupe le secret n'aurait aucune valeur. On peut supposer que la manœuvre tend à discréditer les hommes au pouvoir, à les entraîner à ouvrir des négociations, à rompre le front occidental en voie de formation. On peut tout croire et tout supposer.

Mais ce qui surprend, c'est que l'on accorde tant d'importance à des propositions qui ne résistent guère à l'analyse. Que les Américains lisent avec attention les sept points du projet « concret » de M. Wallace et, s'ils veulent bien y réfléchir, quelles conclusions en tireront-ils ? Il s'agit là de formules générales qui contiennent tous les problèmes que depuis trois ans on ne peut résoudre parce que l'Union soviétique ne tient pas à les voir réglés. Et que signifient les « garanties des droits de l'homme dans tous les Etats » et l' « observance de la souveraineté de tous les Etats et non-intervention dans leurs affaires intérieures » que l'on remet en discussion ? La Russie n'a-t-elle pas signé la Charte des Nations Unies et les engagements qu'elle prescrit à tous les signataires ? Il paraît bien difficile pour les Américains, à moins qu'ils ne soient aveuglés par leur passion pour la paix, de se laisser abuser aussi naïvement.

Le Département d'Etat a pris position par un communiqué et le général Marshall par une conférence de presse. La réponse est catégorique : toutes les questions du plan « concret » sont en discussion depuis plusieurs années dans les organismes internationaux créés à l'effet de les traiter, c'est là qu'il appartient à l'Union soviétique de faire la preuve de sa bonne volonté.

On peut donc continuer à se perdre en conjectures sur les desseins de la diplomatie russe. Depuis la fin des hostilités le problème est toujours le même : que veulent les Soviétiques ? Qu'exigent-ils ? Où veulent-ils en venir ? Ils ont jusqu'à maintenant joué de ce « mystère » avec une suprême habileté. Il semble qu'ils aient entrepris à l'heure présente d'empêcher la formation de ce système occidental qui s'élabore, mais qui n'a de valeur que si les U. S. A. en deviennent l'élément moteur au point de vue politique et militaire. Cette éventualité, il ne faut pas se le dissimuler, ne peut se produire que par une violente réaction contre l'avance soviétique. Est-ce pour cela qu'ils se sont lancés dans les manœuvres que nous venons d'analyser ?

Cependant, l'organisation de l'Europe occidentale se développe lentement : les rouages se mettent en place. Toutefois, la place de l'Allemagne trizonale dans le système n'est pas encore bien définie ; la Conférence des Six et des U. S. A. à Londres avance avec difficulté : la Ruhr reste au centre du problème. Momentanément suspendus, les travaux vont reprendre après consultation des gouvernements par les délégués.

Cette Europe des Seize sera-t-elle l'Europe de l'avenir ? Et de la collaboration économique passera-t-elle à ce fédéralisme que le Congrès de La Haye a porté sur les fonts baptismaux ? On ne peut oublier que c'est le Zollverein qui a préparé l'unité allemande. Les discours de La Haye ont été fort éloquents, mais ont été peu entendus : au moment où ils étaient prononcés, l'annonce de la détente russo-américaine déferlait sur le monde et, comme toujours, l'esprit va au plus pressé. Un peu déçus nous revenons aux réalités : la bonne volonté des hommes du Congrès et l'idée qu'ils ont lancée avec enthousiasme. L'avenir nous dira si les temps sont révolus pour qu'enfin l'Europe reprenne sa marche vers une structure politique que les nationalismes ont arrêtée pendant plus d'un siècle.

# ALASKA

## DU YUKON AU DÉTROIT DE BEHRING (*)

par notre envoyée spéciale LOUISE WEISS

LE SAUMON EST UNE RICHESSE DU YUKON.

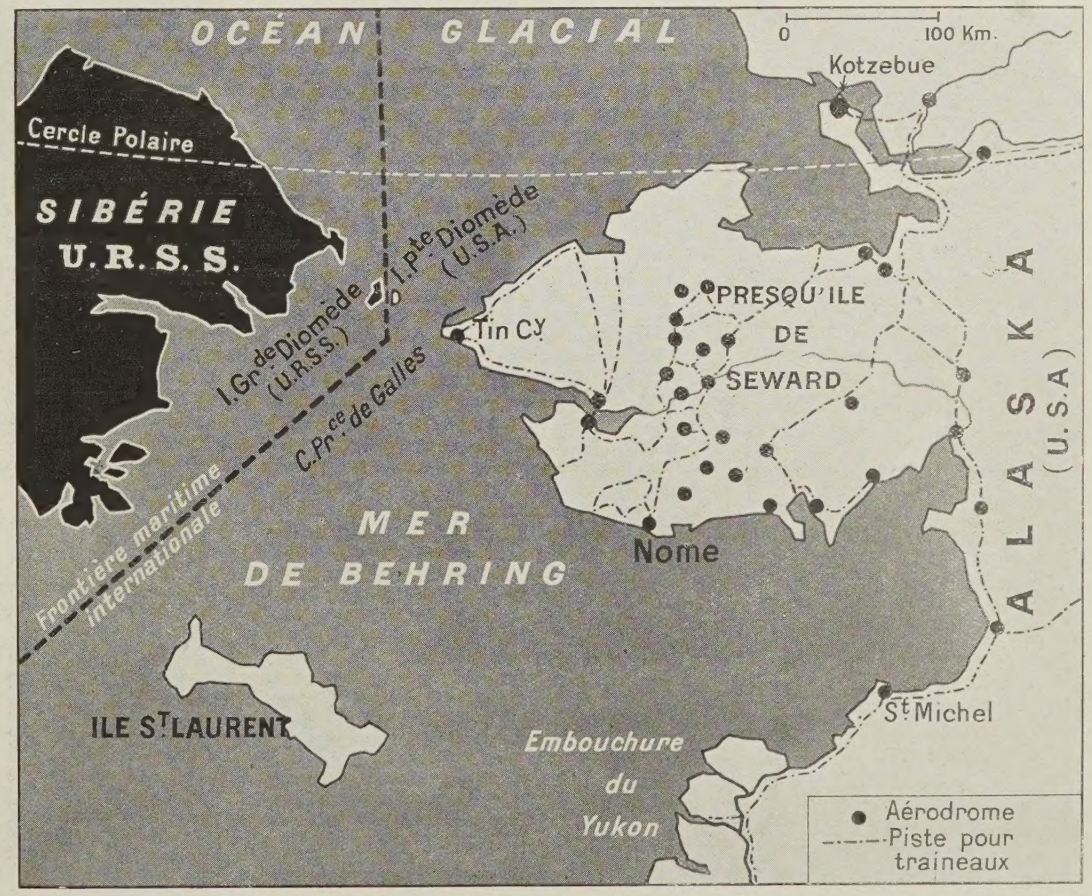
COMMENT NAIT UNE GRANDE VILLE NOUVELLE DANS LE GRAND NORD-OUEST : LE TRACÉ DE LA PREMIÈRE RUE DE LA FUTURE CITÉ DE YELLOWKNIFE.

Au centre de la grande route de l'Alaska, Whitehorse (3.000 habitants) est la tête du chemin de fer vertigineux qui, en quelques heures, escalade les Montagnes Rocheuses et en redescend pour s'arrêter à Skagway, sur le Pacifique. Coût de l'aérodrome de Whitehorse : 13 millions de dollars. On y remarque les chenils construits pendant la guerre pour les chiens de traîneaux que l'on dressait au parachutage afin d'en disposer pour sauver les avions perdus dans les neiges. Les 60.000 aéroplanes livrés pendant la guerre par l' « Oncle Sam » à l' « Oncle Jo » passèrent par Whitehorse et, en Alaska, par Fairbanks.

Dans les auberges décorées de têtes de bisons, de rennes et de chamois, les conversations vont leur train. Les têtes s'échauffent. La colère qui bouillait contre le Japon s'est apaisée depuis la victoire. On favorise même le retour des « Japs », excellents jardiniers et cuisiniers. Aujourd'hui, dans l'Arctique, les fronts se rembrunissent à la constatation de l'usage que l'U. R. S. S. fait de son droit de veto.

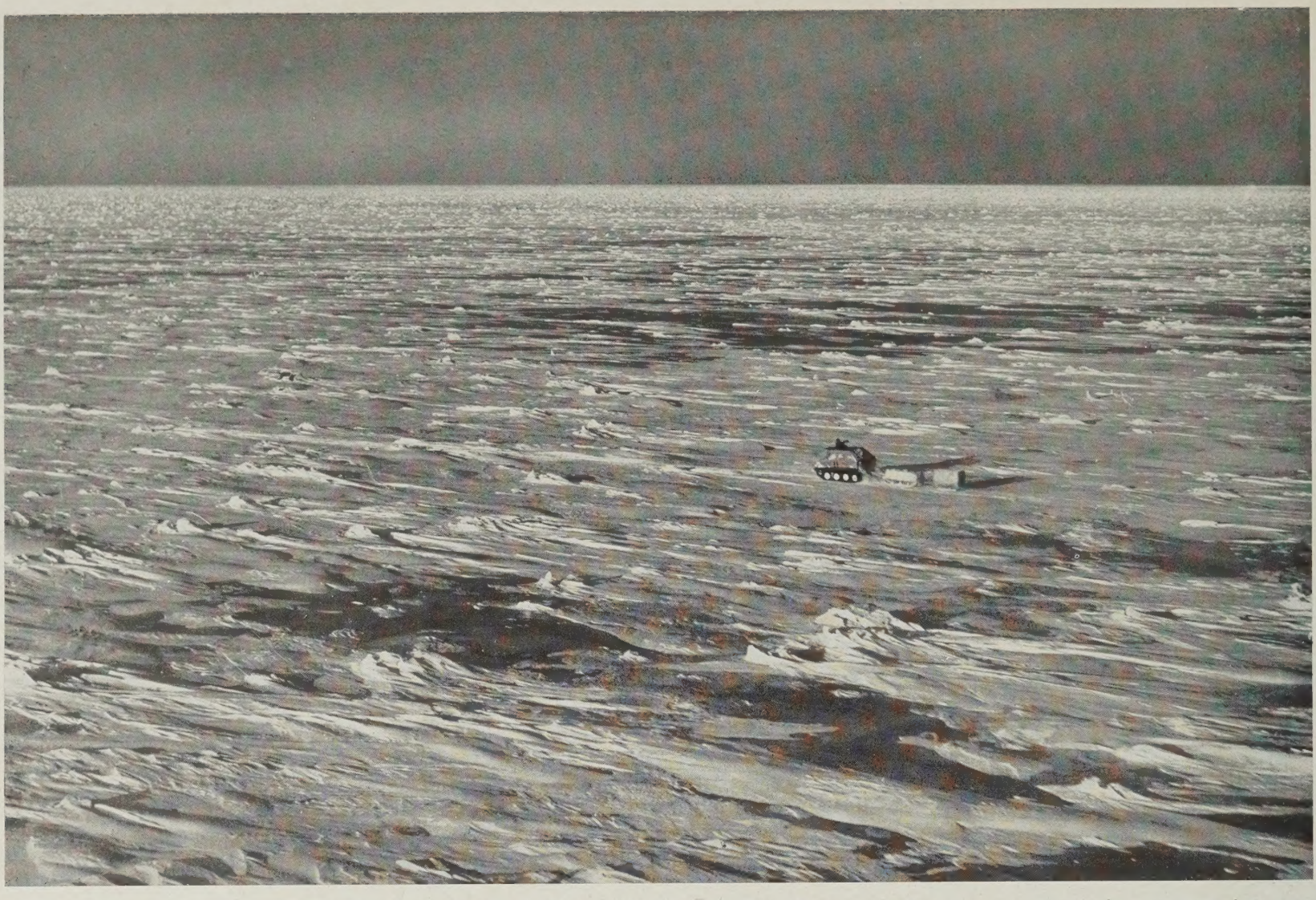
Whitehorse est encore hanté par les souvenirs de 1900 et de la ruée vers l'or qui eut lieu à cette époque. Les 150.000 prospecteurs qui cherchèrent fortune à Dawson City, dans les alluvions du Klondyke, passèrent à Whitehorse. Ce fut une épopée.

— Il n'y avait point de loi à cette époque dans le Yukon, me raconte un vieux pionnier. Point de loi, mais beaucoup d'ordre. Nous punissions nous-mêmes les délinquants. En été, nous leur donnions une poutre et nous les jetions dans le Yukon. En hiver, nous leur offrions une paire de chiens et leur intimions l'ordre de quitter le territoire. Il




LA SIBÉRIE EST TOUTE PROCHE POUR LES AVIONS S'ENVOLANT DES PISTES DE LA PRESQU'ILE DE SEWARD.

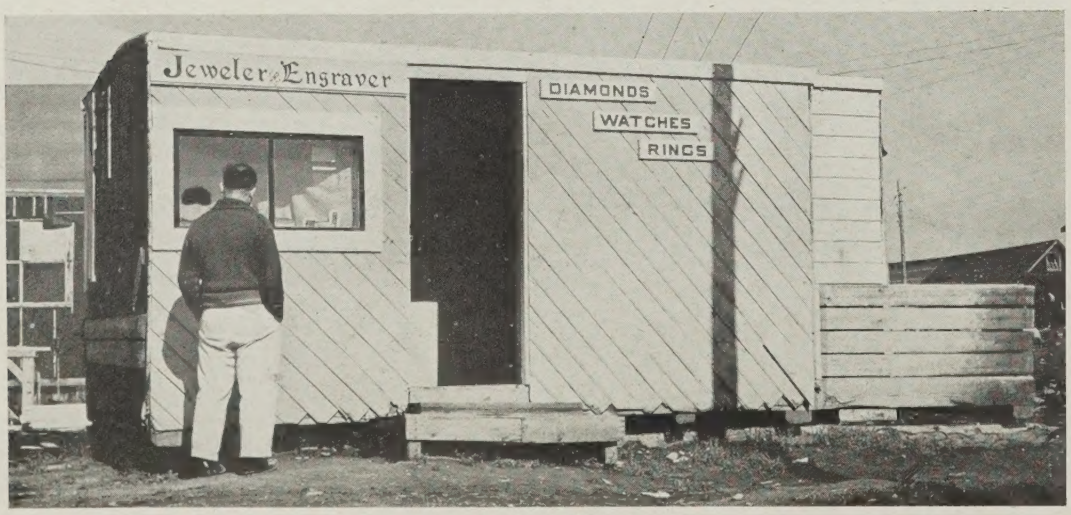
(*) Voir *France-Illustration* du 22 mai.



VUE D'AVION, LA TOUNDRA APPARAIT COMME UNE MER IMMENSE, LÉGÈREMENT MOUTONNEUSE, DONT L'ÉCHELLE EST DONNÉE PAR CET ÉQUIPAGE.

UN TRAPPEUR ET SES CHIENS DE TRAINEAUX.

UN PHONOGRAPHE DISTRAIT LES ESQUIMAUX.




LE BIJOUTIER DE YELLOWKNIFE, CENTRE DES « COUTEAUX-JAUNES », SUR LE LAC DES ESCLAVES.

arrivait que Dieu, en sa clémence, prît soin d'eux. N'est d'ailleurs point membre d'un club de pionniers qui veut.

— Trois conditions sont requises pour y être accepté, m'explique le même ami. Conditions minima : *primo,* avoir assisté au dégel du Yukon ; *secundo,* avoir tué un ours *; tertio,* avoir dormi avec une squaw. Nous pourrions admettre l'interversion des deux dernières conditions.

Un nouveau bond, et c'est Fairbanks, au cœur de l'Alaska, le pays des nuits blanches d'été et des jours noirs d'hiver, le terminus de la grand' route. Ville nouvelle de 5.000 à 6.000 habitants, Fairbanks est typiquement yankee, avec ses boutiques et ses bars pareils, sous le cercle polaire, aux boutiques et bars des régions quasi tropicales du Nouveau-Mexique ou de la Louisiane. Du Pôle à l'Equateur, le tout-puissant confort américain n'a qu'un seul visage. De 45 degrés sous zéro à 45 degrés au-dessus, Main Street — la Grand-Rue — reste identique à elle-même. Je sens vivement ici que les Etats-Unis représentent un type de civilisation que l'on peut aimer ou haïr, mais qui ne s'en affirme pas moins avec une sorte de génie que les citoyens de l'Alaska, fiers de leur réussite dans ce climat terrible, sont décidés à défendre à n'importe quel prix. Une université prospère à Fairbanks. Je l'ai visitée ainsi que le petit musée ethnographique qui y est adjoint. Le recteur me parut de mauvaise humeur :

— Je manque de place. Les filles nous assiègent, venues de tous les coins des Etats-Unis. Elles se moquent de leurs études et ne songent qu'à trouver mari dans notre pays, où les femmes sont rares. Leur fureur matrimoniale est terrible — imaginez ? — pour qu'elles acceptent notre dur climat.

— Pourtant, des villes industrielles naissent. L'or abonde.

— Certes, mais nos chiens ressemblent à des loups et nos loups, à des chiens.

Et le désabusé recteur me montre sa photographie en jardinier. Il est fier — très fier — d'avoir réussi ses choux.

— Allez donc voir, entre la ville et l'université, la laiterie la plus septentrionale du monde.

Je m'y rends. La fermière m'explique que ses

vaches sortent dans les prés deux mois par an et pendant dix mois se trouvent bien de leur séjour dans l'étable. Les principales difficultés sont le manque de main-d'œuvre et le transport du lait par temps très froid.

Les paysages de l'Alaska sont magnifiques. Des bêtes sauvages les parcourent. La Sibérie est toute proche. Je l'eusse aperçue en survolant le détroit de Behring si le temps n'avait été tellement bouché que même les îlots Grande-Diomède (U. R. S. S.) et Petite-Diomède (U. S. A.), plantés au milieu du détroit où deux puissances s'affrontent, disparaissaient dans les nuages et la pluie.

L'avion transportait aussi un prospecteur nanti de ses fusils, de son ravitaillement d'hiver et de dynamite, une nurse esquimau sortie des écoles du gouvernement, un agent d'assurances maritimes et un petit ours blanc destiné à un zoo de la côte atlantique.

L'Alaska, territoire cinq fois plus grand que la France et qui ne compte pas 100.000 âmes, malgré ses 30.000 Indiens et Esquimaux, m'est apparu comme une imprenable forteresse polaire. L'armée américaine y entretient plus de cent camps d'aviation et la marine, de nombreuses bases. Des stations de radar sont en voie de construction. Il semble que d'Alaska tout essai de bombe atomique poursuivi ailleurs, en Mongolie par exemple, serait immédiatement détecté.

Commandant en chef les forces du territoire, le général Everest me reçoit dans sa maison privée bordant l'immense champ d'aviation de Fairbanks.

— Sous les hangars que vous apercevez de mes fenêtres, me dit-il, je dispose de gars qui tous les deux jours survolent le Pôle : seize heures, aller et retour, en quadrimoteur.

Puis, avec un sourire :

— Très intéressant de constater quel temps il fait là-haut. Washington le sait une heure après nos pilotes.

— Y rencontrez-vous du monde ?

— Personne.

— Ah ! Et... pas d'accident ?

— Aucun.

— Quels obstacles particuliers ?

— Aucun.

— Je vous crois difficilement.

— Je conviens que l'envol par temps très froid n'est pas toujours facile, quand le fer brûle les mains nues et que l'haleine gèle au sortir de la bouche. Je reconnais aussi que la navigation n'est point aisée dans les aubes et crépuscules indéfinis de l'automne ou du printemps. Pendant les nuits d'hiver de vingt-quatre heures et les jours d'été de vingt-quatre heures également, soit les étoiles, soit le soleil nous guident. Mais, aux changements de saison, la lumière indécise est dangereuse pour les aéronautes.

Les meilleurs pilotes de la guerre semblent s'être donné le mot pour se retrouver en Alaska. J'ai volé avec le pilote d'un bombardier qui avait écrasé Caen, avec un observateur qui avait reconnu Guam, avec un convoyeur familier du Groenland, de l'Islande et du Spitzberg. Tous avaient trouvé des emplois dans les lignes privées qui assurent les seules liaisons commodes et rapides de l'Alaska. Tous étaient inquiets. Des pilotes russes, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de femmes, étaient allés aux U. S. A. prendre livraison des milliers d'avions attribués pendant la guerre au gouvernement soviétique par l'administration du président Roosevelt. Les pilotes américains n'avaient pas traversé jusqu'en Sibérie. Beaucoup d'aviateurs rouges connaissaient donc l'équipement militaire de l'Alaska, tandis que les aviateurs américains paraissaient ignorer les aménagements de leurs alliés d'hier.

Je passai quelques heures dans le petit port de Nome, au nord de l'embouchure du Yukon : dans les docks, beaucoup de barils d'essence, des stocks de madriers, des masses de tracteurs à chenilles, quelques dragues chercheuses d'or. La marine américaine a établi des bases tout le long de l'océan.

A l'abri de leurs baraques, des Esquimaux sculptaient des « curios » d'ivoire dans des défenses de morse. A Nome, onze églises de confessions différentes s'occupent de leur bien-être physique et moral.

Un vieux bonhomme, propriétaire du plus grand entrepôt de la ville, me reçut. Il se rappelait avec nostalgie l'actif négoce maritime qui, au temps des tsars, unissait les deux continents. Actuellement, toute communication avec l'Amérique est interdite par Staline. Cet homme le

JADIS TRAITÉS EMPIRIQUEMENT, LES RICHES ALLUVIONS AURIFÈRES SONT LAVÉES DANS UNE DRAGUE

FAIRBANKS, PETITE VILLE NOUVELLE DE QUELQUE CINQ MILLE HABITANTS, POSSÈDE SON UNIVERSITÉ

déplorait en songeant à un projet de chemin de fer qui avait été élaboré, en ces années de paix véritable, par Loïc de Lobel, un ingénieur français. Un tunnel aurait passé sous la mer de Behring, au droit de la Grande et de la Petite-Diomède. Le rail se serait branché en Asie sur le Transsibérien, en Amérique, sur le Transcanadien. Ainsi, par Moscou, les voyageurs auraient pu rouler de Paris à New-York sans quitter leur wagon-lit. Mais le projet avait été abandonné après des observations de Londres et de Tokio se basant sur la politique d'équilibre des puissances dans le Pacifique, équilibre qu'il eût été inopportun de modifier.

— Quand reprendrons-nous ce projet ? soupire le citoyen de Nome.

— Jamais, lui réplique sa fille.

Je m'en sentais moins sûre qu'elle. La nature vaincue m'incitait à penser, à tort sans doute, que les hommes, un jour, domineraient leurs passions.

Aérodrome royal dans le Nord de l'Alaska

Un réseau routier continu contourne presque entièrement le pole Nord.

Les Esquimaux construisent au sabre a couper la neige la résidence qui leur permettra de passer a l'abri du froid l'hiver du Grand Nord.

# DE LA TÊTE AUX PIEDS

par

LOUIS CHERONNET

COMMENT ne penserais-je pas à Restif de la Bretonne en commençant à écrire ces quelques lignes consacrées à deux accessoires aussi différents de la toilette féminine : le soulier et le chapeau ? Autant le premier est étroitement conditionné par son service et ne peut se permettre que des fantaisies assez limitées (la mode à la poulaine et la façon à la chinoise sont les deux seules vraies extravagances qu'on peut porter à son actif), autant le second, qui semble s'épanouir librement dans l'espace, souvent sans aucun souci d'être utile, s'est toujours permis, à travers les âges, les plus étourdissantes audaces.

La chaussure obéit à des lois et reste presque toujours fidèle au cuir. C'est une discrète qu'on a vue quelquefois à peine oser mettre le nez dehors en pointant du dessous des jupes, tandis que le chapeau, fait comme par magie de tout ce qui tombe sous la main de la modiste, est une parure habituée au triomphe, même lorsqu'elle n'est qu'un toquet ou une capeline. Ce n'est pas aux modistes que le poète latin se serait permis de donner le conseil qu'il donnait aux cordonniers.

Et pourtant, si, quand je suis rentré de captivité, ce qui me frappa le plus dans l'air de Paris retrouvé fut l'extraordinaire floraison de chapeaux qui régnait alors, je comprends fort bien l'esprit du bon M. Nicolas qui, ayant rencontré en deux jours du côté de la rue Tiquetonne trois paires de souliers, l'une rose à talons verts, hauts et minces, l'autre en étoffe recouverte d'une résille d'or, la dernière de cuir blanc à franges d'argent (il est vrai portées toutes trois par de fort jolies filles dont les petits pieds étaient des prodiges de « mignonnesse »), se fit « l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une belle » ; c'est-à-dire qu'il se mit incontinent à écrire un roman intitulé « le Pied de Fanchette » ou « l'Orpheline française, histoire intéressante et morale ! »

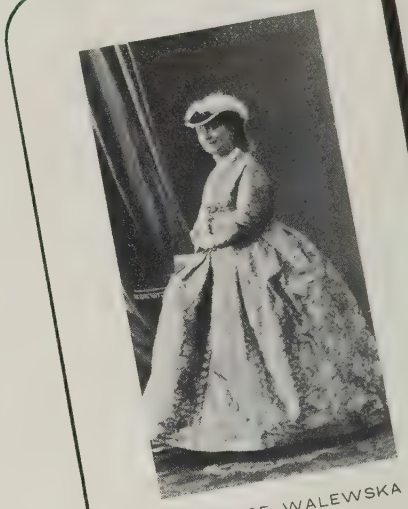
C'est donc en pensant à tous les souliers qui trottent menu dans l'œuvre de l'ancien typographe (puis, mon imagination trottant, elle aussi, à tous ceux des héroïnes de Balzac qui, nous l'a rappelé Henri Clouzot, avaient le pied fin et cambré) que je regardais la

SOULIER FRANÇAIS EN CUIR (XVIIIe SIÈCLE).

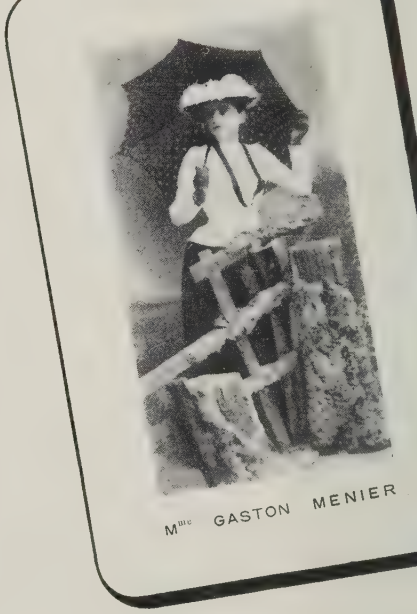
SOULIER FRANÇAIS EN ÉTOFFE (XVIIIe SIÈCLE).

SOULIER FRANÇAIS EN SATIN BRODÉ (XVIIIe SIÈCLE)

En haut, a droite, capote d'une dame de la cour (1869). — Au milieu, toquet d'une dame de la suite de l'impératrice a Saint-Cloud. — En bas, a gauche, chapeau de la duchesse de Mouchy (1868). — A droite, toque de zibeline de l'impératrice d'Autriche (1869).



COMTESSE WALEWSKA

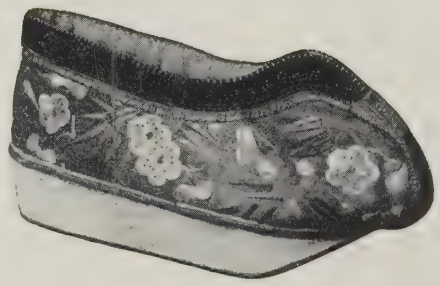


Mlle GASTON MENIER

collection patiemment amassée par M. Casale et qui contient toute une série de chaussures du XVIIIe et du milieu du XIXe siècle.

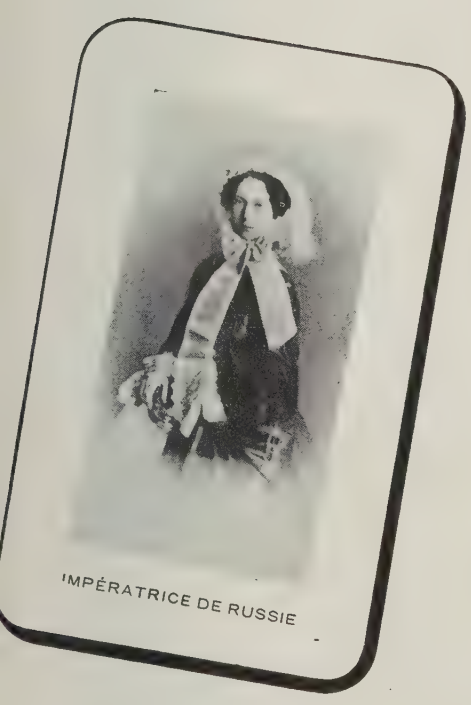
L'art du soulier est un art de constructeur soucieux de donner un double socle à une statue animée. Je dirais que tout y dépend essentiellement des talons. Et le savaient bien les talonniers du temps de Louis XV, qui furent des artistes !

Ne considérèrent-ils pas, pour donner toute sa grâce à la femme, leurs ouvrages comme frères de la console baroque ? La collection Casale offre de beaux exemples de ce style qui affine la ligne du pied en l'appointant dans une assurée et ferme arabesque générale, s'opposant curieusement ainsi aux chaussures de satin aux minces semelles planes de l'époque romantique, fragiles comme des chaussons de ballerines. Chaussures faites plus encore pour glisser comme une apparition que pour marcher. Et ne sent-on pas qu'ici on découvrirait de subtiles affinités avec les nuances sentimentales de deux époques de l'art d'aimer ? A ce propos, je me suis laissé dire par d'érudits ethnologues qu'on pourrait en dire autant des formes resserrées, mais si finement décorées, dans quoi les Chinoises



Chaussure chinoise.

Mule cuir brodé de pe
(France XVIIIe siècl



En haut, a droite, la première création de Caroline Reboux, 1860. La capote du milieu a été exécutée pour l'impératrice Eugénie. — A gauche, canotier porté par M^me^ Derby Wells, en 1893, au Grand Prix de Dieppe. Les trois autres datent de 1867, 1863 et 1874.

Chaussure montante en étoffe. (France milieu du XIX^e^ siècle.)

ure demi-montante offe. Époque romantique.

à la vacillante démarche introduisent leurs pieds savamment et douloureusement comprimés dès l'enfance. Mais ceci est une autre histoire... Et il est temps de passer au chapitre des chapeaux.

Celui-ci peut se raconter un peu comme un conte du folklore parisien si abondant en belles histoires de doigts de fée.

Il y avait donc une fois un journaliste du « Figaro », du « Figaro » de Villemessant, qui vivait heureusement, mais sans grande fortune, en habitant une maisonnette rustique sur les pentes de la colline de Montmartre. Il avait une fille qui, à voir chaque matin de jeunes ouvrières prendre le chemin de Paris vers les boulevards, aux environs desquels se trouvaient les grandes couturières, les grandes modistes, se dit qu'après tout elle pourrait bien apprendre à faire des chapeaux. Ce journaliste s'appelait Charles Reboux, sa fille, Caroline. Après quelques années d'apprentissage, Caroline Reboux s'installa à son compte comme façonnière, c'est-à-dire que, dans les deux petites chambres qu'elle avait louées rue Louis-le-Grand, elle composait des modèles pour des modistes en vogue.

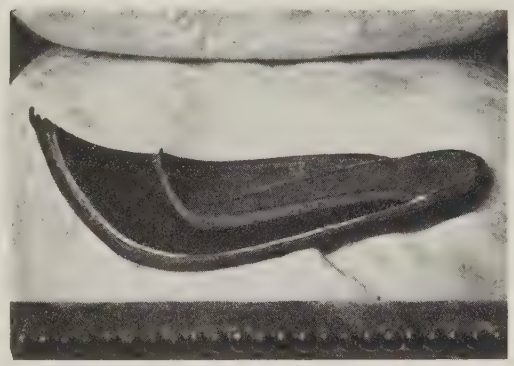
Cependant, un jour, deux belles dames grimpèrent son escalier et

CHAUSSURE CHINOISE.

demandèrent à connaître celle qui réussissait de si charmantes choses. C'était l'ambassadrice d'Autriche, la princesse de Metternich, et une dame de la cour, la comtesse de Pourtalès. Elles firent mieux que de devenir clientes, elles lancèrent la jeune ouvrière, qui devint rapidement « fournisseur de Sa Majesté l'Impératrice ». Et bientôt Caroline Reboux put s'installer rue de la Paix à l'ombre des Worth, des Doucet et des grands joailliers. L'ère des débuts difficiles était passée, mais le loyer était de 4.000 francs, ce qui paraissait quand même exorbitant.

Faut-il dire que, comme dans les belles légendes, Caroline Reboux mourut entourée de l'estime générale, après une vie sans autre histoire que celle de la mode qu'elle marqua tout le temps de son artistique instinct créateur, ainsi qu'en témoigne son œuvre pieusement conservée dans la maison qu'elle fonda ? Car, de ses plus jolis modèles, Caroline Reboux en faisait toujours garder un exemplaire.

Le premier de la collection date de 1860. C'est un petit canotier en paille rosée, orné d'un oiseau des Iles, cependant qu'un grand nœud de ruban gorge-de-pigeon le retenait autour du cou de celle qui le portait. N'ayant pas le talent des chroniqueuses de mode, je me sens bien incapable de décrire comme il convient cette suite d'éblouissantes variations sur des thèmes de paille, de fleurs, de feutres, de dentelles, de plumes, de velours, de fourrure, de rubans qui vont ainsi du toquet et de la capote à l'immense capeline « très allurée », ornée d'aigrettes de paradis ou de pleureuses comme en portaient les splendides héroïnes de Bataille et de Kistemaekers à la veille de 1914. Mais ce que je voudrais dire en critique d'art, c'est la sûreté de goût de tels assemblages aussi bien dans la souple proportion des lignes que dans l'harmonie des couleurs. Il est incontestable que Caroline Reboux avait un œil de peintre. Elle use d'audacieux et subtils rapports de tons où l'on retrouve tout l'art des impressionnistes, et, chose étrange, non seulement aucun de ses chapeaux, même les plus proches de nous, ne fait démodé ou ridicule, mais tous s'imposent toujours à nous avec une aristocratique sûreté, aussi bien dans la gentillesse que dans la prestance la plus somptueuse. A tel point que, dans une de ces libres reconstitutions d'époque chères au théâtre d'aujourd'hui et pour lesquelles les dessinateurs chargés des costumes se complaisent à de poétiques transpositions et à de spirituelles interprétations, ils pourraient être utilisés tels quels... Ils auraient, comme disent les arpètes, un succès fou...



CHAUSSURE CHINOISE.

PANTOUFLE FRANÇAISE ROMANTIQUE.

CHAUSSURE CHINOISE.

Il m'est arrivé, au cours de visites que j'ai faites pour cette suite d'articles, d'admirer certains « chefs-d'œuvre » de métiers. Bien des chapeaux sortis des mains de Caroline, à cause de tous les raffinements « techniques » qu'ils représentent, mériteraient ce nom, pourtant lourd à porter pour des ouvrages si gracilement délicats. Ainsi certains montages de paille travaillée ou de fleurs en ruche de ruban. Mais me voici parlant bien doctement... Ce n'est pas le ton que je voulais donner à ce chapitre des chapeaux. Je me proposais seulement de faire rêver sur la capeline que l'impératrice Eugénie mettait le matin pour aller faire ses bonnes œuvres, sur cet adorable chapeau de vivandière turquoise, orné de plumes de faisan, qu'on a dû porter à Compiègne, sur ces immenses empanachements qui rivalisaient majestueusement au pesage du Grand Prix du temps de Sem et de Cappiello...

*Tous les chapeaux qui illustrent cet article appartiennent à la collection Reboux et toutes les chaussures proviennent de la collection Casale.*

CHAUSSURES CHINOISES POUR ENFANTS.

# L'ANJOU

## SUBTIL ET NUANCÉ

par notre envoyée spéciale
MARGUERITE JOUVE

A Angers, la Maine coule majestueuse et lente, mais ses réveils, parfois, sont menaçants.

La maison dite « d'Adam et Eve », a Angers.

Je n'irai certes pas jusqu'à dire que je préfère Angers à Rome ni, aux paysages pierreux, pathétiques et exaltés de la Méditerranée les molles plaines de la Loire baignées dans leurs brumes tièdes. Mais, enfin, je puis comprendre qu'un homme — Joachim du Bellay — aime davantage son :

*... petit Liré que le Tibre latin*
*Et plus que l'air marin la douceur angevine...*

Cette douceur, c'est à la Loire qu'on la doit, ce fleuve nonchalant — bien que capricieux — étalé bien à l'aise dans son vaste lit tout parsemé d'îlots. A lui et au voisinage de l'Atlantique, qui apporte cette humidité à travers laquelle la lumière solaire se décompose en mille nuances. Dans cette province point de lignes abruptes, rien de dur ni de tranchant, mais des boqueteaux et, sur le flanc des collines, cette vigne qui donne un vin blanc moelleux, traître comme le sont les créatures suaves. Pourtant, l'historien Pierre Champion, dans son livre sur Louis XI, après avoir salué l'Anjou comme « une vieille terre de chez nous » où l'on a « toujours parlé le français et le plus pur », nous conseille de ne pas trop nous fier aux apparences.

L'histoire, en Anjou, vous sollicite de toutes parts. A Angers, au bout de l'avenue qui porte son nom, voici la statue du roi René, déjà rencontré à Aix-en-Provence — ce roi que la légende dit « bon », mais qui fut plutôt un trublion et un écervelé — érigée tout près du formidable château bâti par saint Louis. Voici le musée des tapisseries — les plus belles sont aujourd'hui exposées en Amérique, où elles portent témoignage du génie français — le cloître de l'hospice Saint-Jean, les fragments de portails romans encastrés dans une salle de la préfecture, la grille du chœur de l'abbaye de Fontevrault, qui ferme l'entrée de la même préfecture, l'hôtel Pincé, délicat chef-d'œuvre de l'architecture urbaine de la Renaissance, la maison d'Adam et Eve, vieille de quatre cents ans, la tour Saint-Aubin. A Saumur, voici le château et l'hôtel de ville; à Solesmes, la célèbre abbaye bénédictine chère au cœur de tous ceux qui goûtent la pure noblesse du chant grégorien. Tout cela rappelle que cette terre d'Anjou est illustre parmi les plus illustres et que, toujours, le bon goût y tint compagnie à la richesse.

Aujourd'hui encore, pour rester fidèle à cette tradition, Angers possède un orchestre philharmonique qui est un des meilleurs de France et une troupe de comédiens amateurs, « les Compagnons du Masque de Genêt », qui, voici deux ans, mérita à Paris le premier prix du concours organisé entre les troupes de province.

Ni le paysage aux lignes voluptueuses, ni l'air trop mou, ni même ce petit vin blanc n'incitent à la pétulance, à la violence, à l'austérité. Mais les gens ici sont travailleurs fidèles et tenaces dans leur foi, si bien que l'Anjou est, ou je me trompe fort, une des régions les plus catholiques de France, et les souvenirs de la monarchie, tant angevine que proprement française, y sont évoqués avec une sympathie tenace et avec fierté.

Qui parcourt la ville d'Angers, qui se rend par route à Saumur est frappé par un contraste de noir et de blanc qui partout ailleurs serait brutal. Blanc du tuffau, cette pierre crayeuse dont les beaux blocs bien équarris servent à bâtir les maisons. Noir de l'ardoise qui les coiffe. Par temps sombre, en hiver un jour de pluie, par exemple, Angers prend, si on le contemple du haut de la terrasse de l'université catholique, un aspect funèbre et tragique qui surprend après tant de douceur. Et l'on comprend alors que cette ville ait pu être appelée, parfois, Angers-la-Noire. La Maine, elle aussi, s'efforce d'être majestueuse et menaçante dans sa lenteur ; la plaine se dilue au loin dans une imprécision aqueuse. Tous les villages que l'on traverse au cours d'une randonnée en Anjou sont d'une élégance surprenante. Tout ici porte la marque de l'équilibre et de la mesure, tout s'établit selon deux patrons fondamentaux : le roman et le renaissance.

Et l'on n'est plus surpris que David d'Angers soit le moins romantique de tous les sculpteurs de l'époque romantique.

### LES RICHESSES DU SOL ET DE L'INDUSTRIE

Comme dans maintes régions de France, une des principales richesses de l'Anjou est le vin : Quart-de-Chaume, Thouarcé, Coulée-de-Serrant, Roche-

aux-Moines, Savonnières, etc., couvrant 31.000 hectares. En 1947 les vendanges ont donné un produit sensationnel : 15 à 18 degrés. Ce qui met ce « petit » vin au niveau des meilleurs portos et des plus liquoreux jerez.

Terre, je le répète, douce et moelleuse, l'Anjou fournit quantité de fruits et de légumes, des produits horticoles très réputés qui ont donné naissance à tout un commerce de pépiniéristes, qui exportaient, avant guerre, dans l'Europe entière et même en Amérique du Sud.

Avec les fruits on fait des confitures, mais aussi de la liqueur. C'est ainsi qu'Angers possède une marque de liqueur de réputation mondiale qui exportait à l'étranger et qui exporte encore 40 % de sa production totale, qui est de 2 millions de litres environ.

Et pour en finir avec les gourmandises je dirai encore que l'Anjou, grâce à son miel et à ses fruits, fabrique des pains d'épice et, grâce à ses légumes, des conserves alimentaires.

Bien qu'elle ne soit pas une région industrielle, cette province possède quelques industries artisanales de qualité — et même de très haute qualité. Témoin cette fabrique de bretelles et ceintures célèbre tant en France qu'à l'étranger, où ses produits font prime. Je signalerai aussi, pour la ville d'Angers, une fabrique de poterie d'étain où les produits courants voisinent avec les pièces de luxe et les reproductions de modèles anciens.

Laissant de côté la grande fabrique d'allumettes de Trélazé, parce qu'il s'agit d'une manufacture de l'Etat qui n'a rien d'angevin que sa position géographique, laissant les toiles de Cholet, chantées par Botrel, j'ai hâte d'arriver à ce qui constitue une des richeses et des originalités de l'Anjou : l'ardoise.

A quelques kilomètres d'Angers, tout autour du gros bourg de Trélazé et réunies à la préfecture par une ligne de tramways, s'étalent des ardoisières qui sont les premières de France. Cela compose un paysage noir — mais non pas sale, supériorité de l'ardoise sur le charbon — d'un noir bleuté qu'hérissent les superstructures des puits d'extraction. Sous le ciel hivernal et encombré de nuages tumultueux à travers lesquels la lumière filtre en minces rayons, ces ardoisières avaient, quand je les visitai, un aspect tragique : cette noirceur, ces sourds reflets d'acier bleu. Mais il ne se vivait aucun drame ici, simplement la tranquille épopée du travail quotidien. Traitée d'une façon presque artisanale, l'ardoise n'impose pas à l'ouvrier cet aspect impersonnel de membre d'un troupeau. Chaque fendeur travaille séparément dans sa petite masure — il y en a des centaines autour des principaux puits de mine — et, payé à la pièce, mène son travail comme il l'entend. Chaussé d'énormes sabots entre lesquels il coince le morceau d'ardoise qu'il est chargé de débiter, les jambes protégées par un rembourrage de vieux chiffons, le fendeur, ciseau à froid et maillet ou scie en main, « effeuille — je ne vois pas d'autre mot — avec une dextérité merveilleuse ce minérai schisteux dont de minces particules volent de toutes parts. Si on le regarde, ce bon travailleur, convaincu d'avoir par son brio fixé l'attention, redouble de zèle et de vélocité. Il y a dans son geste toute la fierté professionnelle du bon artisan, la conscience ingénue du mérite, la joie de se livrer avec aisance à une tâche que l'on connaît bien et que l'on se transmet généralement de père en fils avec le secret du coup de main qui assure une production impeccable et régulière.

Les ardoisières d'Anjou, qui, avant guerre, exportaient en Allemagne, en Belgique, au Luxembourg, en Argentine, en Suisse et même en Angleterre — car l'ardoise française est moins chère que l'anglaise — produisent actuellement 100.000 tonnes de dalles d'ardoise par an, ce qui représente une valeur approximative de 200 millions de francs.

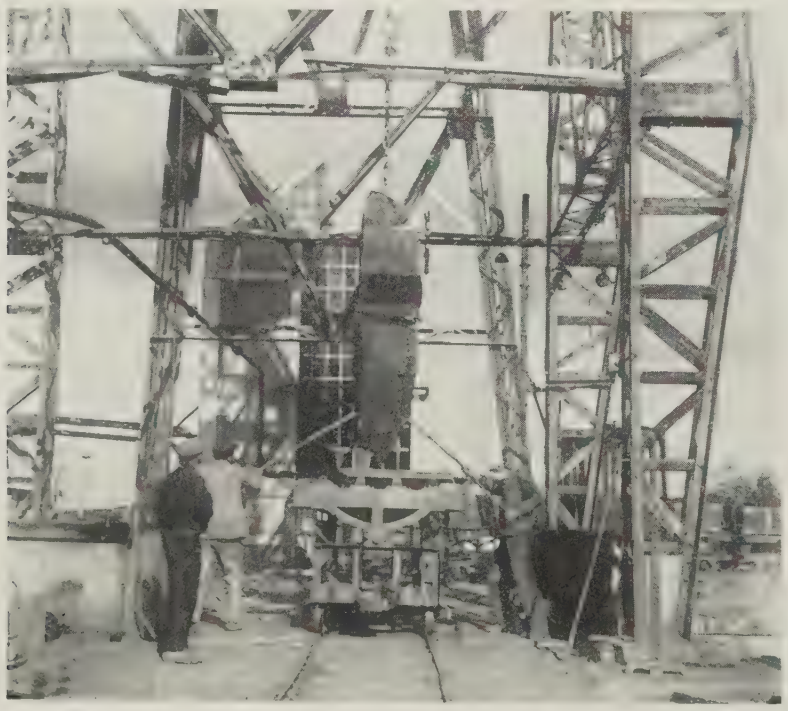
### L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE ET L'ÉCOLE SUPÉRIEURE D AGRICULTURE ET DE VITICULTURE

Dès la première question que je lui pose, le chanoine Cyvrais, ancien doyen de la faculté de lettres d'Angers, m'arrête :

« L'appellation d'université catholique que vous venez d'employer est inexacte. En réalité, l'ensemble culturel que nous formons porte comme estampille officielle « Facultés catholiques de

La taille, au printemps, dans le riche vignoble de l'Anjou.

L'école militaire de Saumur, pépinière de cavaliers émérites.



A Trélazé, tout près d'Angers, un bloc d'ardoise sort du sous-sol.

Le coup de main du fendeur d'ardoises se transmet de père en fils.

SAUMUR PANSE LES BLESSURES QUE LUI A CAUSÉES LA CAMPAGNE DE 1940.

LES FINS CLOCHERS DE SAUMUR, SUR LA LOIRE, VUS DU CHATEAU.

l'Ouest ». Mais l'ensemble de ces facultés, bien qu'elles n'y aient pas droit, est désigné communément sous le vocable « Université » et c'est ainsi qu'on le mentionne le plus souvent, sauf dans les documents officiels. »

La conversation a lieu dans un bureau qui tient de la bibliothèque et du magasin d'antiquités.

Cette « université » — je m'en tiens, conformément à l'usage, à cette appellation plus commode — est régie par un Conseil des évêques protecteurs. Ils sont quatorze, tous prélats de l'Ouest. Ce sont eux qui désignent par un vote le recteur, lequel reçoit son investiture de Rome. Les professeurs sont choisis parmi tous les ordres religieux : jésuites, franciscains, dominicains. Mais il y a aussi parmi eux de nombreux membres du clergé séculier et des laïcs. Les élèves, au nombre de 1.700 environ, sont des jeunes gens de la région, mais également beaucoup de prêtres — futurs professeurs de grands séminaires — et des religieuses qui appartiennent à des ordres enseignants.

Outre les facultés de lettres, de sciences, de théologie et de droit canon, on trouve à Angers, gravitant dans l'orbe de l'Université, une école supérieure d'agriculture et de viticulture, une école normale sociale et une école supérieure agricole et ménagère destinée aux filles et installée à quelques kilomètres de la ville, à Savonnières.

L'école de médecine, elle, relève de l'Université de Rennes et c'est un organisme d'Etat, mais dont presque tous les élèves viennent de l'Université catholique, où ils ont pris leur A. P. M. Cette école placée sous la compétente direction du docteur Boumard, est installée dans de spacieux et modernes locaux dont l'organisation et l'outillage, tout autant que l'enseignement qu'on y donne, font honneur à la ville qui les abrite.

J'interroge le chanoine Cyvrais sur les relations de l'Université catholique avec l'Etat.

« Elles sont très bonnes, me dit en souriant mon éminent interlocuteur. D'une façon générale, nos élèves, moins portés qu'ailleurs à vivre dans la dissipation leurs années d'études passent brillamment leurs examens. Ce qui est un bon point pour nous. Par ailleurs, nous n'apportons à nos fonctions nul sectarisme ; c'est ainsi qu'il nous arrive d'avoir des élèves non catholiques, par exemple, en 1940, au moment du repli de l'Université de Paris, nous avons compté de nombreux israélites sur nos bancs. Seule la question des crédits pourrait provoquer quelques doléances ; mais là encore il faut être juste : nous ne sommes pas plus mal lotis en somme que tout autre centre culturel. L'argent manque en France... »

J'entendrai le même son de cloche à l'Ecole supérieure d'agriculture et de viticulture, qui, elle, est entre les mains des jésuites. Lorsque je ferai remarquer au religieux qui a l'obligeance de me recevoir que tout au moins son institution jouit du premier de tous les biens, qui est la liberté, celui-ci partira d'un franc éclat de rire :

« Si nous sommes libres ! Nous faisons exactement tout ce que nous voulons... »

Ce qui n'a pas empêché l'Etat de favoriser l'établissement au Maroc et en Tunisie de deux écoles de perfectionnement, filiales de l'école d'Angers. Pourtant, cette école, qui, officiellement, est un organisme du syndicat agricole, ce qui atténue un peu son caractère confessionnel, ne peut attribuer que des diplômes non reconnus par l'Etat. Les jeunes ingénieurs qui en sortent ne pourront donc trouver d'emploi que dans des institutions agricoles privées, mais, comme la plupart sont des propriétaires terriens qui n'auront à gérer que leurs propres domaines...

Si je feuillette les brochures éditées par l'Ecole supérieure d'agriculture et de viticulture, j'y vois se manifester cette connaissance psychologique, cette souplesse, ce sens des réalités qui firent des jésuites des éducateurs de premier ordre. La grande tradition de l'Ordre ne s'est pas perdue et la république, comme la monarchie, sait respecter le travail de ceux qui le font bien...

## DEUX ÉCOLES MILITAIRES

Saumur, l'angevine, bien installée sur les rives de la Loire, est célèbre pour deux raisons : son vin et son Cadre Noir.

L'Ecole militaire de cavalerie est installée dans de nobles et vastes bâtiments du XVIII[e] siècle. La salle d'honneur et le musée regorgent de souvenirs glorieux : sabre du général Lasalle et de Kléber, chapeau de Napoléon, drapeau de la Vieille Garde, cuirasse de Reichshoffen, la canne de Cambronne, les pistolets d'arçon du maréchal de Saxe et, à l'écart, dans une vitrine, la précieuse relique devant laquelle chaque nouvelle promotion passe sa veillée d'armes : le burnous du capitaine de Bournazel.

Cette école, qui, avant la guerre, organisait de si jolis carrousels, qui était une pépinière de cavaliers émérites fort recherchés dans les salons du Faubourg, écrivit avec son sang, en 1939, une page de gloire qui est la plus belle de son histoire. La défense de Saumur — 40 kilomètres de front tenus par un peu plus de 2.000 hommes — par les cadets du Cadre Noir força, selon les termes de la citation dont fut honorée l'Ecole, « l'admiration et le respect de l'ennemi lui-même ».

Mais une autre réalisation militaire, moins connue, retient plus encore l'attention : l'Ecole du génie, à Angers.

Ici le décor est tout autre, moins rutilant, d'une martialité moins élégante, mais agencé avec un goût étonnant par le colonel Douchy, directeur de l'école. Le génie est une arme savante, ses officiers sont généralement d'anciens polytechniciens, des scientifiques. Mais la guerre moderne a exigé d'eux une abnégation sans limites, surtout si l'on songe que la charge, périlleuse entre toutes, du déminage leur incombait. Ces hommes qui manient indifféremment l'équation et le détecteur sont aussi des bâtisseurs de ponts, des constructeurs de forts. Et ils n'ont pas le droit de se tromper, car la moindre erreur peut causer un désastre.

C'est pourquoi à côté de l'enseignement théorique on a prévu un enseignement pratique qui vaut au visiteur bien des surprises, comme cette salle entièrement truquée où l'on ne peut déplacer un objet, tourner un robinet ou un bouton sans déclencher une sonnerie ou se faire éclater un pétard dans les jambes. Cette visite serait une fête pour un enfant : voici les grands panoramas en relief, voici les petits ponts en pièces détachées qui s'assemblent comme des « Méccanos », mais qui sont la reproduction réduite de modèles usités ; voici des engins explosifs de toute espèce, et il s'agit de les désamorcer sans dommage. Ici, si vous commettez une erreur, une sonnerie signale votre incompétence, sur le champ de bataille, vous allez en rendre compte à Dieu le Père...

Le jeune capitaine qui me guide, la poitrine barrée de décorations gagnées durant la campagne d'Italie, semble bien moins un professeur qu'un moniteur chargé d'organiser des jeux. Il me montre son Luna-Park avec un plaisir évident, et je ne puis m'empêcher d'envier ces élèves qui disposent de si beaux joujoux ; mais il me suffisait de regarder les palmes de sa Croix de guerre et son ruban rouge pour me rappeler la signification profonde de l'enseignement qu'il donne ici, avec le sourire...

Avant de quitter l'école, l'aumônier nous amène à la chapelle que fit installer, sous les combles, le colonel. La décoration en est due à René Rabaut, et c'est un étonnant morceau d'art religieux.

Rien dans cette école, pas même les couloirs ni les escaliers, ne fait penser à une caserne, et ceci est sans doute le plus beau compliment que l'on puisse faire au brillant militaire qui la dirige.

La défense de Saumur est l'un des rares faits d'armes de la triste campagne de 1939-1940. Mais la gloire se paie. Saumur est encore tout couvert des cicatrices que lui valut l'honneur d'être un centre militaire.

Les principaux monuments détruits sont le pont des Sept-Voies, le pont Cessart, le pont Fouchard, le « Vieux-Pont », le viaduc métallique, l'église Notre-Dame-de-la-Visitation, l'église Saint-Nicolas, l'église Saint-Pierre, la chapelle des Ardilliers, les Oratoriens, le Jagueneau, retraite de M[me] de Montespan, le palais de l'Ile-d'Or ou château de la reine de Sicile, l'hôtel de ville. Voilà pour les monuments historiques ou d'utilité publique. Il faut ajouter à cela 1.800 maisons détruites partiellement, 460 totalement, deux écoles primaires de filles, une école maternelle, etc.

La reconstruction est envisagée selon un plan d'urbanisme dressé par M. Leconte, mais elle est gênée par le manque de matériaux contingentés, la limitation des crédits, la lenteur administrative. Un milliard et demi de francs est prévu pour la reconstruction de Saumur, non compris les ouvrages d'art. Cette somme sera fournie par l'Etat et par les associations de sinistrés, dont les emprunts seraient garantis par l'Etat.

C'est le vendredi 7 juin 1946 que la première pierre de la reconstruction fut posée...

Le tourisme automobile a travers cette région qui constitue la réserve Kruger ne semble pas troubler la sérénité du roi des animaux.

# LE PARC NATIONAL KRUGER

par Lilian Segonne

D'un naturel timide, les buffles s'offrent rarement en spectacle.

Notre brave et puissante Pontiac bondissait à 120 à l'heure vers le nord, vers l'Equateur, à travers le Bushveld. C'était la fin de l'hiver sud-africain.

Au sortir de Prétoria, la capitale administrative du Transvaal, nous traversons quelques petites villes, des vergers en fleur, des « forêts » d'orangers, de citronniers, des arbres pleins de pamplemousses, de limons, des plantations de paw-paw (papaië), sorte de très gros melon jaune à peau lisse qui pousse sur un arbre très haut et qui sent le lait.

Souvent la route est bordée d'eucalyptus gigantesques dont le tronc sert de poteau pour les mines d'or du Rand (Johannesburg). Nous passons devant de coquets dépôts d'essence où l'on fait le plein pendant que l'employé indigène vaporise les vitres avec un produit américain (ce qui les rend éblouissantes) et escamote la poussière rouge brique.

On repart en beauté vers les montagnes du Drakensberg. Puis l'espace semble devenir sans fin. Tout est gris, brûlé, sous un ciel de saphir de Ceylan. On se croit au jour de la création du monde.

Point de villages. Parfois une ferme (ainsi que se nomme toute propriété au Transvaal, distante de sa voisine la plus proche de 80 ou 100 kilomètres). Les cours d'eau, rares et complètement à sec, car dans ce pays le seul inconvénient, c'est le manque d'eau. Le sous-sol en donne parfois très généreusement lorsqu'on fait forer son puits artésien. De-ci, de-là, un gros arbre flamboyant, poinsettia simple ou double, d'une beauté extravagante. Parfois un immense rideau de bougainvillées roses devant une maison basse à toit en tôle ondulée. Des fleurs sauvages innombrables.

Nous sommes quatre, plus bon nombre de kilos de provisions de bouche, y compris des *monkey nuts* (cacahuètes) pour les singes.

Car nous faisons route vers ce terrain gigantesque (200 milles de long sur 40 milles de large) que l'on nomme la Réserve au gibier ou « Kruger National Park ». Cela fait les deux tiers de la Belgique, soit 20.800 kilomètres carrés.

Lorsque, il y a environ cent cinquante ans, les *vartrekkers* (ceux qui marchent en avant, les pionniers) quittèrent la province du Cap pour s'établir, dans la liberté de conscience, de l'autre côté du fleuve Vaal, donc au Transvaal, ils subirent d'incessantes attaques de la part des tribus sauvages et des bêtes

fauves. Ils chassèrent pour vivre et pour ne pas mourir. Pendant de longues années la chasse leur fut nécessaire. Le président Kruger, grand chasseur, aimait les bêtes et voulut leur créer une réserve où elles pourraient vivre sans être la proie des chasseurs et sans trop faire de ravages parmi la population. Il voulait perpétuer les différentes espèces. La réserve Sabi fut créée en 1898.

On choisit un terrain au nord-est du Transvaal, et là les lions et autres bêtes se trouvèrent chez eux. Plus tard, en 1932, bien après la mort, en exil, du président Kruger, son ami, le « ministre de terres », *Oom Piet* Grobler a fait voter une loi dans le but d'acquérir d'immenses terrains dans cette même région ; neuf énormes fermes furent offertes par une dame propriétaire, et le Kruger National Park, tel qu'il est aujourd'hui, fut créé en mémoire du grand pionnier qui en avait eu l'idée. Il y a des milliers de lions, d'éléphants, de panthères, de serpents, etc. Il y a des oiseaux incroyables, depuis l'énorme autruche jusqu'au plus infime chanteur à plumes brillantes, en passant par le charmant bouvreuil. Il y a des fleurs inimaginables — on ne peut en croire ses yeux. Quant aux arbres de toutes les essences, on croit rêver en les regardant. Des arbres de conte de fées.

Dès la barrière franchie, on se sent en dehors du monde des humains. Des autruches qui exécutent leur danse nuptiale, des impala qui gambadent, des éléphants qui s'en vont en file indienne vers la rivière, des panthères qui vous regardent en dessous, des hyènes qui vous narguent et des lions totalement indifférents à cette grosse maison qui roule sur la route, près d'un arbre où broute une girafe affamée.

On est chez les bêtes qui tuent pour manger, mais jamais pour le simple plaisir de faire du mal. On est chez les bêtes, loin des hommes, en vérité.

Le fils du ministre Grobler, Willy, est précisément notre conducteur magistral et notre guide éclairé. Il semble avoir des yeux tout autour de sa tête pour découvrir les animaux dans les fourrés. Il connaît, il est vrai, cette réserve aussi bien que la propriété enchanteresse où il est né, près de Prétoria.

La Pontiac P. T. (Pretoria Transvaal) est celle du propre petit-fils du président Paul Kruger, Stephanus Johannes Paul Eloff, connu là-bas comme « Fanie Eloff », le grand sculpteur sud-africain, grand ami de la France pour avoir vécu trente-deux années à Montparnasse. Sa belle maison à Prétoria en garde le souvenir, car elle s'appelle « Huis Montparnasse », et c'est là où pendant six mois inoubliables j'ai été son invitée.

Le Kruger National Park est situé environ 250 milles au nord de Prétoria et se trouve bordé, au nord, par la Rhodésie et le fleuve Limpopo, à l'est, par la Mozambique, au sud, par le fleuve aux Crocodiles.

Une poterne, puis la maison basse d'un gardien, entièrement recouverte par des bougainvillées rouge magenta. On s'arrête. Les formalités vite accomplies — pas d'armes, surtout ! — et nous voilà dans la Grande Réserve, à Pretorius Kop, le seul des nombreux camps ouvert toute l'année. Les autres sont fermés du 16 octobre au 15 juin, à cause de la malaria.

Sur les 1.200 milles de routes du parc, défense de dépasser 25 milles à l'heure ! Notre but, Skukusa, est un autre camp distant d'une centaine de kilomètres. Tout y est admirablement installé. La nuit, on y entend bien des rugissements, mais les feux autour donnent la tranquillité d'esprit.

En dehors des camps il est défendu de sortir de la voiture. Autrement, gare aux lions ! Partout ces pancartes : « *Beware of elephants* » (Se méfier des éléphants). Quinze jours avant notre arrivée, pour avoir négligé cet avertissement, drame ! Un éléphant femelle, sur la route avec son petit (si l'on peut dire), a tout simplement pris une grosse voiture avec sa trompe et l'a balancée dans le fourré. Si l'on rencontre un animal de cette espèce, il vaut mieux faire machine arrière sans salutations.

Nous sommes entourés de bêtes qui suivent leur idée sans beaucoup se demander le pourquoi de notre présence. Des impala, des antilopes de toutes espèces, des springok (l'emblème de l'Union sud-africaine), des buffles, des girafes, des zèbres, des lions, des hyènes et des singes depuis A jusqu'à Z, etc.

Tout cela regarde passer une auto avec indifférence. On dit que l'odeur de l'essence empêche les fauves de sentir la chair humaine. C'est heureux !

On arrive à Skukusa avant 18 heures (heure de la fermeture en août). On loue un rondanel (hutte ronde indigène), murs en terre blanchie à la chaux, avec un toit en chaume qui est une œuvre d'art. On loue des lits, des couvertures, etc., et un boy. C'est lui qui sur un brasero, dehors, fera notre cuisine, avec les provisions extraites du coffre de la voiture. Et l'on soupe sur le bord du Sabi éclairé par une énorme pleine lune.

A Skukusa il y a une centaine de rondanels, dont quelques-uns de luxe avec salon et salle de bains — genre américain, s'il vous plaît. Ceux-ci étant occupés, nous nous sommes contentés d'un bungalow plus modeste, où à quatre on est très à l'aise. Au centre du camp, un établissement de bains admirablement compris est installé. La tenue y est parfaite. Une négresse aimable récure la baignoire (il y en a dix ou douze) devant la cliente. Il y a un garage, des pompes à essence, des facilités postales et une boutique. Quel endroit amusant que ce « general store » ! On y trouve tout ce que l'on peut vouloir, y compris lacets de souliers, tapis indigènes, cartes postales, peaux de bêtes, Nescafé, bouilloires pour le thé, produits de beauté, marques américaines, bien sûr, et de charmants petits animaux sculptés en ivoire ou en ébène par les indigènes. Les shillings y fondent comme beurre au soleil !

A 6 heures, debout ! Et pendant dix jours ! On déjeune. Et en route pour « voir les animaux » ! On rencontre une voiture, on s'arrête pour faire le point : à tel endroit, sur le Sabi inférieur, il y a des lions.

On y va. Et voilà qu'un soir, vers 5 heures, cinq lions couchés sur la route (un temps de repos avant d'aller manger quelques impalas nous barraient le chemin ainsi qu'à trois autres voitures, dont l'une était celle de Dick Wolf, le photographe officiel. Et c'est comme cela que la Pontiac 13579 — la nôtre — se trouve sur la page suivante.

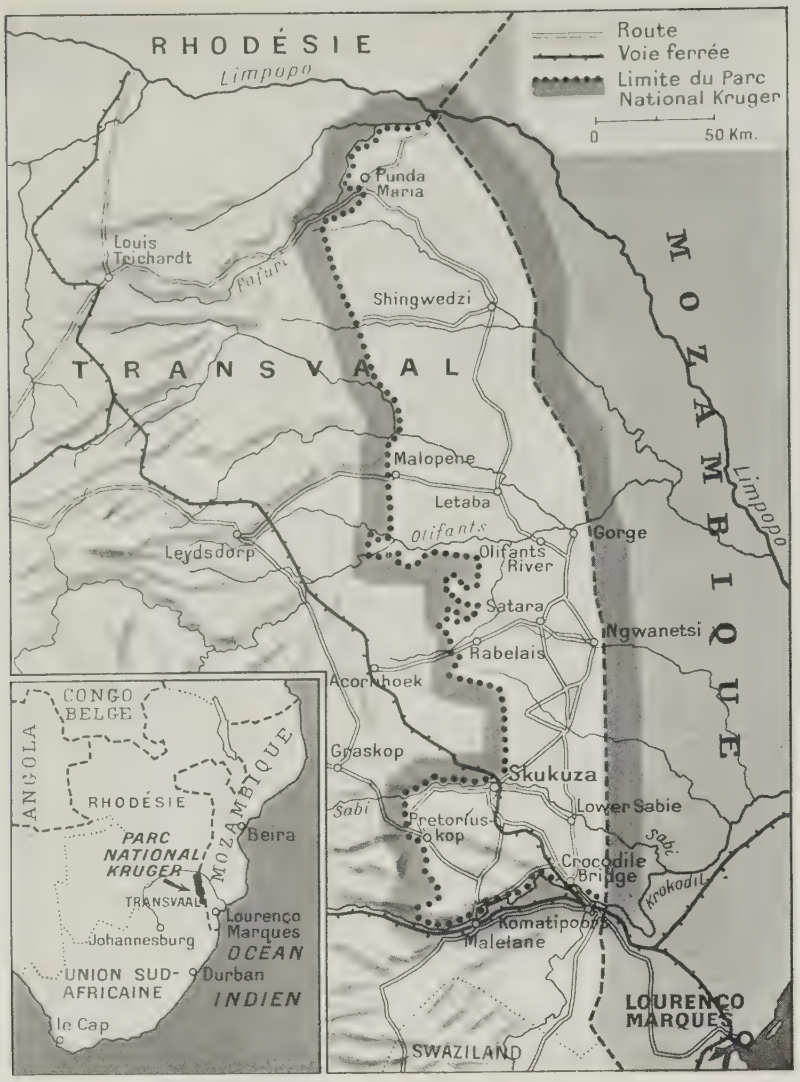
On revient déjeuner vers 13 heures et, après une bonne sieste pendant les heures accablantes, on repart. En cheminant à travers le veld et la forêt on voit des arbres déracinés. C'est un mets favori des éléphants que les racines d'arbre. Sans la moindre gêne, ils se servent, mais ils se méfient des iron-trees — arbres de fer. Il fait trop chaud pour faire un petit effort. Par contre, les fourmis sont énergiques au possible. En construisant des fourmilières de six étages, des *sky scrapers* (gratte-ciel) pour fourmis. Pas de crise de logement pour ces bêtes infatigables.

Les gardiens du parc circulent à cheval et sont armés. Les employés indigènes sont à pied. Chaque année, des uns et des autres sont mangés. Mais il faut entretenir les routes et veiller. Cela se paie. Risques du métier.

LES KUDUS AUX CORNES FINES ET A LA ROBE STRIÉE DE RAIES BLANCHES.

NOMBREUSES DANS LA RÉSERVE, LES GIRAFES SONT VOLONTIERS CURIEUSES.

LES HIPPOPOTAMES AIMENT A FOLATRER DANS LES EAUX DU FLEUVE SABI.




Un réseau routier parfaitement étudié permet de visiter la réserve.

Un jour, à des centaines de milles de Skukusa, sur la frontière du Mozambique, nous avons été arrêtés par un énorme baboin qui levait la « main » aussi poliment que l'agent de la rue Royale. On ferme les vitres ; on fait halte. Puis, devant l'attitude quémandeuse de l' « auto-stoppeur », on baisse à peine une vitre et l'on fait passer un sac de cacahuètes. Le singe ne se fait pas prier pour le saisir et filer derechef. Mais il y a, ensuite, des histoires de singe pour le partage. Tout comme chez les hommes.

Le retour, en passant par Graskop, est encore plus merveilleux que l'aller. Le décrire, c'est défier les mots. On monte, on monte, on traverse des « passes » (cols) incroyables. Soudain, à deux pas de la route, on découvre, au bas d'un précipice abrupt, une gorge large, profonde, chaotique. D'énormes blocs de granit, posés là dès que le monde fut monde, qui semblent se moquer des lois de l'équilibre, et que personne ne dérangera jamais. Aucune végétation. Rien que du soleil, de la lumière éblouissante, de l'espace immuable.

Tout le monde, en Afrique du Sud, connaît la Réserve au gibier. On y va en vacances, en hiver (juin-juillet-août, 8.000 voitures par an). On l'a rouverte pour la visite des Majestés britanniques. Et j'ai entendu dire que les hippopotames de la Hippo Pool (espèce d'étang dans un bras du fleuve) se sont prélassés devant elles avec une totale indifférence.

Au moment de mon départ du Cap, fin février dernier, le gouvernement sud-africain faisait ouvrir la Grande Réserve pour la faire visiter de fond en comble par vingt éditeurs américains qui venaient tout exprès pour la voir. Une Française (bonne Américaine aussi puisqu'elle est née aux U. S. A.) l'aura vue — et bien vue — avant eux. Et c'est à voir !

Phot. South African Railways.

La Pontiac devant l'indifférence dédaigneuse d'une famille lion.

Un obstacle de poids devant lequel mieux vaut ne pas trop insister.

Un « sky scraper » géant édifié par les fourmis au bord de la route.

Les zèbres du parc Kruger appartiennent a une espèce grégaire. Ils recherchent volontiers le voisinage des grands fauves.

M. Vincent Auriol prononce son discours, entouré de MM. Monnerville, Jules Julien, André Marie, Robert Lacoste et Mandès-France.

# UN CINQUANTENAIRE : LE COMITÉ MASCURAUD

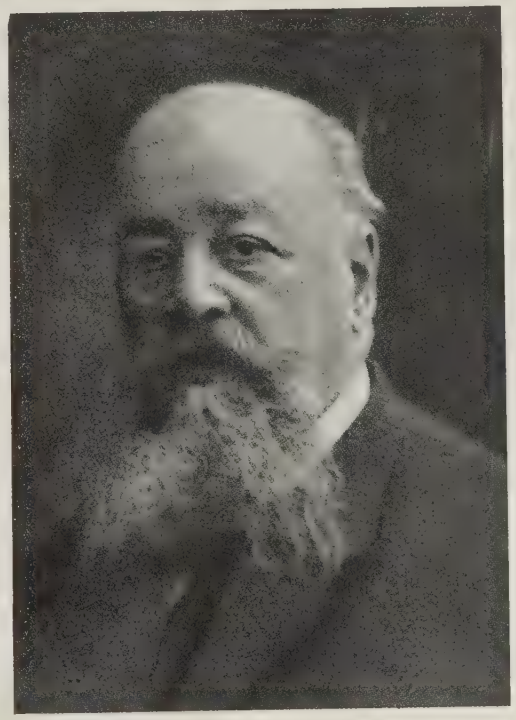
Il y a cinquante ans, en 1898, M. Alfred Mascuraud avait l'idée de constituer, sous l'égide de la loi de 1884, une association destinée à développer la solidarité entre les commerçants et les industriels et à défendre leurs intérêts communs auprès des pouvoirs publics. Le Comité républicain du commerce et de l'industrie, plus connu sous le nom de Comité Mascuraud, fut ainsi fondé sous les auspices de Waldeck-Rousseau, alors chef du gouvernement, et d'Alexandre Millerand, ministre du Commerce.

Depuis sa création jusqu'en juin 1940, éloigné de tous les sectarismes en même temps que de tout égoïsme social, restant en cela fidèle à la pensée du grand homme d'Etat républicain qui avait patronné sa création, le Comité Mascuraud s'est trouvé associé pendant un demi-siècle à toutes les réformes d'ordre économique et social dont s'honore la République.

Entré dans la clandestinité aux heures douloureuses de 1940, le comité a repris son activité à la Libération, s'efforçant, sous l'active présidence de M. Jules Julien, ancien ministre et député du Rhône, de grouper les forces productives de la nation pour les libérer des formalités excessives et des contraintes trop étroites afin de leur permettre de travailler utilement au redressement du pays et à sa prospérité.

Pour célébrer ce cinquantenaire d'un comité « dont l'histoire, a dit M. Vincent Auriol, est presque celle de la République », un congrès s'est réuni ces jours derniers à Paris. Trois brillantes conférences ont suivi. Le mercredi, M. Edouard Herriot, président de l'Assemblée nationale, a fait revivre devant un auditoire charmé la vie et l'œuvre de Georges Courteline, s'attachant à dégager la profondeur d'observation de ce philosophe ironiste. M. Mendès-France, ancien ministre de l'Economie nationale, a fait un intéressant exposé de l'économie des Etats-Unis et du rôle immense qu'elle joue dans le monde. Le lendemain, M. Paul Reynaud, ancien président du Conseil, après avoir fait le point de la situation mondiale, démontrait combien devient urgente l'organisation économique de l'Europe.

Enfin, pour clôturer les travaux du comité, les congressistes se sont réunis dans un grand banquet auquel assistaient, au côté du président de la République, M. Monnerville, président du Conseil de la République, plusieurs ministres : MM. René Mayer, André Marie, Robert Lacoste, Bourguès-Maunoury, Gaillard, ainsi que nombre d'anciens ministres et de parlementaires. Après que M. Jules Julien eut exposé, dans son discours, les objectifs du comité, M. Vincent Auriol, retraçant le cheminement de la pensée et de l'action républicaines durant ces cinquante dernières années, évoqua l'œuvre de la IIIe République dont, dit-il, nous ne devons pas oublier les bienfaits. Le président de la République, chaudement applaudi, constata que le manifeste résumant le programme du comité constituait « un excellent appel à l'union et à la collaboration de tous les républicains sincères ».



Alfred Mascuraud (1848-1926).

Un grand banquet présidé par M. Vincent Auriol a cloturé les travaux du comité.

# LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

## Maurice Chevalier et sa Maman

La qualité des souvenirs de Maurice Chevalier tient à ce que l'homme lui-même a de meilleur : sa gentillesse. Je ne dis pas cela pour diminuer son talent. Mais le public, qui l'adore, sait bien pourquoi. C'est sa gentille simplicité qui a conquis Paris et le monde. Encore est-il au music-hall et au théâtre un grand artiste. Il ne se fâchera pas, je pense, si on lui dit qu'il n'est écrivain que d'occasion. Mais sans prétention et sans pose. Avec le cœur sur la main.

Quand il commença de publier ses Mémoires, c'est par là qu'il plut. Le sujet, il est vrai, s'y prêtait : *Ma route et mes chansons,* cela débutait par Ménilmontant, avec une enfance à la Poulbot. En abordant son second volume, notre Maurice pourrait se hausser du col. Voici la carrière de vedette, voici la célébrité. *Londres, Hollywood, Paris,* le titre du livre (chez Julliard) plante un décor prestigieux. Mais non, Maurice pour autant ne s'en croit pas. Il est toujours le même, sans plus d'embarras qu'il n'en faisait le soir où nous le vîmes devenir illustre.

C'était une saison de l'autre après-guerre. Plus d'un quart de siècle a passé. Ma propre jeunesse évoquée a peut-être quelque complaisance pour cette soirée-là. Comme à beaucoup de Parisiens, la gloire toute neuve de Maurice Chevalier nous apparut dans *Dédé* sur la scène des Bouffes-Parisiens.

MAURICE CHEVALIER ET SA MÈRE EN 1927.

Je ne sais pas s'il y eut jamais une opérette plus inepte que celle-là, mais nous y avons ri de bon cœur. Maurice y faisait ses débuts au théâtre. Il venait du music-hall, où, depuis quelques années, il brillait auprès de Mistinguett. Sa notoriété avait été consacrée à Londres. Il y avait quelques mois qu'il avait trouvé son personnage, en revêtant le smoking et en coiffant le chapeau de paille qu'il n'a pas quitté depuis lors. C'est sous cette silhouette, devenue légendaire, qu'il fit triompher *Dédé.* L'opérette a sans doute bénéficié de ce que pour son interprète l'heure de la consécration avait sonné.

Maurice Chevalier nous révèle qu'à la veille de la générale on était pourtant fort inquiet. La répétition des couturières avait déçu. Entre les deux soirées on avait coupé un bon tiers dans le texte. (Autant que je m'en souvienne, ce texte aurait supporté sans dommage bien d'autres amputations.) Le grand soir venu, le rideau se leva devant une salle assez froide. Au moment de faire son entrée, Maurice se disait : « Ça renifle la tape. » Ce fut lui qui dégela le public.

Il s'en souvient, après plus de vingt-cinq ans. « Il vient de passer de l'électricité dans ce ravissant vieux théâtre. Nous entamons le dialogue avec Urban, et voilà que, nerveusement, les rires se déclenchent, roulent à propos des moindres riens. On applaudit à des répliques sur lesquelles je ne comptais absolument pas. Ma première chanson : « Dans la vie faut pas s'en faire », agrémentée d'une danse où, dans cette ambiance de comédie, mes jambes paraissent miraculeuses, obtient un tel succès, est tellement acclamée que je me demande en même temps ce qui arrive et pourquoi un tel succès nous échoit. » Les autres chansons ne sont pas moins applaudies. C'était : « Je m' donne », « Si j'avais su ». Nous nous garderions bien, aujourd'hui, de les ressusciter. Défraîchies par l'âge, elles nous paraîtraient bien pauvres probablement. Quand Chevalier les lança, elles nous ravirent. On joua *Dédé* deux ans à bureaux fermés. Maurice fut le premier à ne pas y croire.

La vérité est que Maurice Chevalier, en ne se laissant jamais griser par le succès, en ne cessant pas d'étudier son art, de travailler, de s'enrichir en observant d'autres artistes, sans vanité et sans envie, a continué de grandir. C'est la leçon qu'il nous donne, et qui n'est pas valable que pour les vedettes.

Son chapitre sur les rois qu'il a connus est, dans son livre, un des plus gentils. Je reviens à ce mot, tant pis si je me répète, c'est celui qui peint le mieux notre Maurice. « J'ai pu, grâce à ma profession, être admis à serrer la main de plusieurs rois et reines. Désirez-vous les connaître ? J'en ai conservé quelques-uns dans un petit coin de ma pensée. Ils sont très bien, mes rois... vous allez vous en rendre compte... Allons, approchez, mes bons rois, que je vous présente. »

Ce sont : Edouard VIII, Léopold III, George VI et surtout Alphonse XIII. Quand il leur était présenté, Maurice avait beaucoup de mal à parler à la troisième personne, en disant « Votre Majesté », comme on le lui avait appris. Le jour où il fut le plus mal à l'aise, ce fut à une soirée à l'ambassade d'Espagne. On l'avait prié de chanter ses chansons nouvelles. Celle qui était alors en vogue était *Valentine,* avec son « petit menton », ses « petits petons », et le reste... Chevalier, prudent, demanda à l'ambassadeur si les petits... machins de Valentine ne risquaient pas de choquer Sa Majesté. « Mais non, lui répondit-on, le roi adore cela... » Le grand soir venu, Maurice n'en était pas moins inquiet. Il s'imagina qu'une réprobation glacée accueillerait l'évocation des charmes de Valentine. Quand il quitta l'ambassade, il était persuadé qu'il avait commis une gaffe irréparable. Il s'en ouvrit quelque temps après à M. Quiñones de Leon Quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre dire : « Mais non, monsieur Chevalier, le roi était ravi... Il m'a même demandé de lui procurer la chanson de *Valentine* pour l'apprendre ! »

La mère de Chevalier, « la Louque » comme il l'appelle familièrement, tenait une grande place dans la première partie de ses souvenirs, dans la vie du gosse de Ménilmontant. La gloire venue pour Maurice, la chère vieille ne s'efface pas. Il semble, au contraire, que son fils la voudrait toujours plus présente dans sa vie. Une peine immense lui était réservée, celle d'apprendre la mort de « la Louque » au cours d'un de ses voyages en Amérique. Il tournait un film où il représentait un lieutenant souriant. « Ah ! s'écrie-t-il, il faisait bien lamentable, perdu avec sa douleur, dans cet immense et grouillant New-York, le *Smiling Lieutnant.* »

Quand il revint à Paris, sa première course fut pour aller à la tombe de la morte. La page qu'il écrit là-dessus est touchante.

« Pour arriver au petit cimetière où repose Maman, il faut prendre la rue Caulaincourt, à droite du grand cinéma Gaumont. Il faut monter vers la colline. J'ai voulu faire ce trajet à pied, et, je ne sais pourquoi, il me semblait que cette ascension avait une grande importance et qu'elle ne pouvait pas être faite autrement. J'allais là comme à Marseille on va à Notre-Dame-de-la-Garde... On monte... on doit monter. C'est obligatoire ! On va vers quelque chose de saint, d'au-dessus du niveau terrestre... J'allais saluer ma Sainte à moi... Vous comprenez ? Et il était bien question de prêter la moindre attention aux gens qui, parfois, se retournaient sur mon passage. »

Car on le reconnaissait. « T'en fais une gueule, Maurice », lui lança un titi. Puis, une voix de femme : « Oh ! ce qu'il a vieilli ! » Evidemment, il n'avait pas son sourire de la scène et de l'écran. Il entra dans le cimetière Saint-Vincent. Et voici qu'il se met à parler à sa pauvre vieille. Un long monologue. Ce n'est pas de la littérature, oh ! pas du tout. Ça veut être « nature ». Cela affecte peut-être de l'être parfois un peu trop. Mais non. C'est Maurice tel qu'il est. Ses mains tremblantes caressent la tombe. Il regarde les fenêtres des maisons qui surplombent le cimetière, et d'où l'on pourrait le voir. Et puis il hausse les épaules : « C'est pas encore démodé, un amour filial ! »

# LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

## Le Juge de Malte

A-T-ON jamais tant parlé de justice, de responsabilité, de raison d'être, de finalité, de pureté que depuis quelques années ? C'est que la guerre a ébranlé le monde dans ses assises profondes. Tous les grands principes ont été remis en question. Des phrases creuses ont été brandies comme des étendards, et des millions d'hommes se sont allégrement et plus ou moins inconsciemment laissé tuer pour elles. Il était logique qu'après le temps de l'acceptation vînt celui de la discussion et que le théâtre en portât la marque. La fin justifie-t-elle les moyens ? Et ce sont *les Mains sales,* de J.-P. Sartre. Une demi-douzaine d'innocents doivent-ils être sacrifiés au salut de tout un peuple ? Et c'est *Montserrat,* d'Emmanuel Robles. La justice n'est-elle qu'une dérision, pour autant qu'elle est rendue par des professionnels qui à la lettre sacrifient l'esprit ? Et voici *le Juge de Malte,* de M. Denis Marion. Ce n'est pas moi qui me plaindrai de voir ainsi transférer à l'auteur dramatique le soin de résoudre des problèmes autrefois réservés au moraliste. La littérature se nourrit d'idées générales et nous ne sommes plus (hélas !) au temps du bon Sarcey, qui voyait dans le vaudeville la forme supérieure du théâtre. Le devoir essentiel du dramaturge était, selon lui, de favoriser la digestion du spectateur. Nous préférons aujourd'hui (tout, du moins, nous porte à le croire) qu'un auteur nous livre sa conception du monde, et je ne pense pas que le théâtre y ait perdu, car ce n'est pas la théorie qui nous inquiète, mais la pratique.

Peu nous importe, en effet, qu'un homme de théâtre veuille prouver quelque chose. La pièce à thèse a été et reste un genre faux. Ce qui compte, c'est que les personnages qui s'agitent devant nous soient des êtres vivants. Nous voulons bien, et même nous souhaitons, tirer d'une action dramatique des conclusions valables, voire une règle de vie. Mais nous ne voulons pas que la scène soit transformée en chaire de faculté. Elle doit suggérer par l'art, non imposer par un enseignement doctoral. Son domaine relève de la passion, non de la logique formelle.

M. Denis Marion, qui est bien trop intelligent pour errer sur les principes, s'en est donc pris dans *le Juge de Malte,* que représente le théâtre Montparnasse sous le patronage de la direction des Arts et des Lettres, à cette notion de justice que la guerre et ses conséquences ont soumise à si rude épreuve. Il s'y est d'ailleurs attaqué par un biais qui, s'il diminue la portée de son étude, la rend en même temps plus aiguë. Est-ce vraiment pour sauvegarder de pures

questions de forme que la justice, le plus souvent, au cours des siècles, apparut boiteuse ? Ce serait à désespérer de l'humanité. Mais la satire, sous la plume de M. Denis Marion, n'en devient que plus perçante. Un meurtre a été commis au petit jour, à Malte, à une époque indéterminée où les Templiers étaient encore maîtres de l'île. Les gardes du guet ont surpris à côté du cadavre un brave homme de boulanger, Pietro, qui se défend d'avoir tué. Le juge Cambo l'interroge ; le malheureux, sous la torture, se reconnaît coupable, et le grand maître des Templiers le condamne à la peine de mort. Cela fait deux actes et, à l'issue du second, le faux monnayeur Renato étant amené devant le tribunal, Pietro reconnaît en lui l'homme qu'il surprit près de sa prétendue victime avant que le guet lui mît la main au collet.

Le dialogue de ces deux actes est d'une langue ferme et sûre, si l'action paraît un peu grêle, et la volonté de caricature, assez vite accusée, sauve dans une bonne mesure la lenteur du propos. Le greffier, sadique avec innocence, l'avocat, plus soucieux de ses honoraires que de la cause elle-même, le juge, qui envoie l'accusé à la torture, mais pâlit au moindre cri de la victime, sont moins des êtres de chair et d'os que des figurations symboliques, de commodes prête-noms. Le plaidoyer de l'avocat, réduit à quelques traits un peu trop gros, ne va pas au delà de la charge. Mais l'auteur l'a voulu ainsi.

Le troisième, d'une tout autre venue, s'élève heureusement fort au-dessus d'un spécieux échange de répliques et d'une sécheresse distinguée. Le faux monnayeur avoue son crime et dénonce le juge Cambo comme témoin. Le juge, en effet, l'aurait vu de sa fenêtre. Lorsque le grand maître des Templiers l'interroge tête à tête, Cambo reconnaît l'exactitude du fait. Pourquoi, en ce cas, a-t-il laissé condamner Pietro ? C'est que celui-ci avait toutes les apparences de la culpabilité et que le juge et l'homme privé sont deux êtres différents qui ne doivent pas établir de communication entre eux. Sans doute nous laisse-t-on entendre que Cambo, épris de la femme du boulanger, n'aurait pas été mécontent que la mort du mari lui laissât le champ libre. Mais il défend jusqu'au bout son audacieux paradoxe. C'est la forme qui compte, et il s'estime victime d'une erreur judiciaire quand le grand maître le contraint de remettre sa démission.

Ce dernier acte, fort habilement mené, avec un retournement de situation assez classique, mais qui témoigne de vraies qualités d'homme de théâtre, marque, à vrai dire, plus d'ingéniosité que de force. Pourtant il est hors de doute que, lorsque Denis Marion voudra songer plus aux hommes qu'aux idées, embrasser toutes les formes de la vie plutôt que se limiter à un débat trop exclusivement intellectuel, il aura en main un instrument fort propre à le servir.

L'interprétation, intelligente dans son ensemble, souffre cependant de quelque inégalité. Lucien Nat — le juge — a montré son autorité habituelle. On regrette qu'il ait paru, de-ci, de-là, manquer de conviction. M. Louis Arbessier n'a évidemment pas le physique d'un grand maître de l'Ordre de Malte. C'est un tourmenté, une sorte de Salavin déguisé en haut dignitaire ecclésiastique. Il a fait tout ce qu'il a pu, mais son jeu dépouillé ne s'inspire pas de cette passion froide qui devait animer son texte. M. Pierre Leproux, dans le rôle de Pietro le boulanger, m'a semblé tout à fait au point. Teddy Bilis et Beauchamp sont d'excellents comédiens. Quant à Mlle Rosy Varte, c'est plaisir de voir comme elle use de tous les avantages que lui a donnés la nature, à quoi elle ajoute une diction parfaite et un vrai tempérament dramatique.

Le metteur en scène, M. Maurice Cazeneuve, qui est aussi le décorateur et le costumier, a servi l'auteur avec une sobriété pleine de tact. Ainsi a-t-on le droit de conclure que cette soirée de l'esprit a été une bonne soirée pour le théâtre.

L. Nat (le Juge), Teddy (le Greffier) et Rosy Varte (Rita).

# LE CINÉMA

## PAR DENIS MARION

## Mr. Lucky

Dans le genre de la comédie légère, voici l'un des meilleurs films américains que l'on ait vus depuis longtemps. Certes, il présente toujours l'inconvénient d'être fondé sur un sujet arbitraire et sur des développements qui soutiennent l'intérêt par des procédés qui sont artificiels ou en contradiction avec la psychologie des personnages. Ne discutons pas le point de départ. Un tenancier de maison de jeu doublé d'un tricheur professionnel éprouve une désagréable surprise en étant mobilisé peu avant l'entrée en guerre des Etats-Unis. Il est normal que son sens civique ne soit pas suffisamment développé pour lui faire accepter ce devoir. L'on peut même admettre qu'il ne voie aucun inconvénient, pour couper à la corvée, d'emprunter l'état-civil d'un de ses subordonnés qui vient de trépasser fort à propos. Pourtant, il est déjà étrange que cet excellent homme d'affaires ne prenne pas la précaution de s'informer du passé de l'individu dont il va désormais porter le nom.

Admettons aussi, puisque c'est une règle du genre, qu'il éprouve le coup de foudre pour une jeune fille de la meilleure société qui dirige un bureau de secours pour les habitants des pays en guerre avec l'Allemagne, et même que celle-ci subisse une attraction réciproque qu'on croit devoir expliquer assez gauchement par l'atavisme : pour être aussi riche, il faut qu'elle descende d'aventuriers qui ont acquis leur fortune par des moyens peu recommandables, s'ils ont obtenu ensuite la respectabilité qui leur a permis de la conserver.

Où tout commence à se gâter, c'est lorsque le scénariste se voit obligé, pour justifier cette grande passion, de faire subir au joueur une grave crise de conscience et de le faire se régénérer en s'enrôlant dans la marine américaine. Car nous acceptons difficilement qu'après avoir passé une heure et quart à nous convaincre que cet outlaw était sympathique en tant qu'outlaw on se moque du monde en voulant faire croire qu'il devient encore plus sympathique à partir du moment où il se décide à être un bon citoyen.

Cette indécision des auteurs, tiraillés entre la fascination certaine qu'exercent sur le public les mauvais garçons et la nécessité de la concilier avec les impératifs du conformisme social, se manifeste supplémentairement par la juxtaposition de deux dénouements : un malheureux, qui montre la séparation des amants, et un heureux, qui montre leur réunion.

Il est amusant de noter que cet artifice a excité la réprobation de plusieurs critiques qui ne se souviennent pas, sans doute, qu'il avait déjà été employé avec une naïveté aussi brutale par F. W. Murnau dans *le Dernier des hommes*, un des chefs-d'œuvre du cinéma muet allemand. La simple possibilité du double dénouement me paraît, au contraire, pleine d'enseignement parce qu'elle révèle plusieurs opinions irrationnelles que partagent presque tous les spectateurs. La première, c'est que le temps arrange tout. En effet, il ne se passe absolument aucun événement entre le premier dénouement et le second. Simplement puisque plusieurs mois, ou peut-être même plusieurs années (rien n'est précisé à cet égard) se sont écoulés depuis la séparation, les raisons capitales qui rendaient impossible le bonheur de deux êtres perdent toute importance.

La seconde établit que le public admet simultanément la réalité et la non-réalité des personnages qui se meuvent sur l'écran, sans être gêné le moins du monde par cette contradiction pourtant fondamentale. Il est très difficile, sinon impossible, de dresser la ligne de démarcation entre ces deux postulats opposés. Mais il est évident que le spectateur croit assez à la réalité des personnages auxquels il s'est identifié pendant toute la projection pour exiger que leur destinée réponde aux espoirs qu'il a nourris pour eux et qu'il n'y croit pas assez pour chicaner les auteurs sur la manière, même la plus artificielle, dont ils s'arrangent pour lui donner satisfaction sur ce point.

Toutefois, le principal mérite de *Mr. Lucky* consiste dans les développements brillants dont son sujet a fourni le prétexte. Il y a plusieurs scènes du comique le plus fin et le plus juste qui est aussi bien servi par des séquences muettes qui retrouvent le rythme le plus allègre du cinéma que par un dialogue à la fois spirituel et d'une émouvante délicatesse à plus d'un endroit. La mise en scène de Potter est d'une virtuosité qui ne commet jamais la faute de s'imposer à l'attention, mais qui sert à merveille la progression dramatique de l'anecdote. Ce qui n'empêche que tout le poids du film repose en dernière analyse sur l'interprétation de Cary Grant, qui réussit à faire croire à l'authenticité de son personnage tout en tirant un parti prodigieux de toutes les occasions qui lui permettent de faire naître des effets comiques. En revanche, sa partenaire Lorraine Day témoigne qu'il ne suffit pas à une jolie femme d'avoir suivi des cours d'interprétation et d'être bien photographiée pour devenir une actrice.

Cary Grant est le grand instigateur du succès de « Mr. Lucky ».

# PETITES CHRONIQUES

## JEAN ZAY

*A la Sorbonne, M. Depreux prononce l'éloge funèbre de Jean Zay.*

Devant les doyens, les professeurs de faculté et les délégations d'élèves de trois ordres d'enseignement, M. Robert Schuman et les membres du gouvernement ont rendu récemment, à la Sorbonne, un hommage solennel à la dépouille de Jean Zay. Le même jour, le président Herriot avait évoqué en termes émus, devant l'Assemblée nationale, la mémoire de ce militant radical, orateur apprécié, député brillant et administrateur éclairé, dont la Troisième République avait fait, à trente-deux ans, un ministre de l'Education nationale.

Dans ce poste qu'il occupa sans discontinuer de 1936 à la guerre, Jean Zay, ex-lauréat du Concours général, avait fait montre d'initiatives heureuses et qui témoignaient, comme l'a dit M. Herriot, d'une singulière maturité d'esprit. Il voulait faire de l'université une maison vaste et éclairée, « conforme à la raison et ouverte à la vie ». Mais il interrompit son activité gouvernementale à la guerre pour accomplir son devoir de Français.

L'œuvre à laquelle il s'était attaché lui avait valu des attaques passionnées et des haines fanatiques. Le 21 août 1940, au lendemain de la débâcle, il était écroué, puis condamné à la détention perpétuelle par les mêmes juges dociles qui avaient condamné à mort Charles de Gaulle. Cela alors que son attitude durant la guerre avait été en tous points irréprochable, ainsi que devait le constater la cour d'appel de Riom, le 5 juillet 1945, en lavant sa mémoire d'une accusation uniquement inspirée par le sectarisme politique.

A la prison de Riom, Jean Zay, soutenu par le dévouement inlassable de sa jeune femme, fit preuve, en dépit des souffrances qu'il a décrites dans son livre *Souvenirs et Solitudes*, d'une sérénité et d'un optimisme fervent dans les destinées de la France. Mais, cette victoire qu'il appelait de tous ses vœux, il ne devait pas la connaître.

Le 20 juin 1944, trois miliciens de Darnand, agissant sur un ordre resté mystérieux, l'arrachaient de sa geôle pour l'amener à Vichy, d'où ils l'entraînaient en voiture, le lendemain, vers la petite commune voisine de Molles. Assommé à coups de matraque, Jean Zay était sauvagement abattu à la mitraillette. « Vive la France! » telles furent ses dernières paroles.

Les recherches obstinées auxquelles n'avait cessé de se livrer depuis lors M^me^ Madeleine Zay aboutirent, en mars dernier, à la découverte du corps de l'ancien ministre au fond d'une carrière abandonnée, où l'avaient enfoui ses bourreaux. Du cimetière de Cusset, où on l'inhuma provisoirement, le corps de Jean Zay, après avoir reçu à la Sorbonne un juste hommage, a été transporté à Orléans, où la population a fait des obsèques émouvantes à son élu.

La croix de la Légion d'honneur a été décernée à titre posthume à ce ministre républicain et patriote tombé, comme Georges Mandel, sous les coups d'assassins indignes du nom de Français et sans que l'on ait pu déceler encore quels furent les instigateurs d'un de ces odieux crimes politiques devant lesquels se révolte la conscience humaine.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA GUERRE DE 1939-1945 :

*Mémoires de Mussolini, 1942-1943*, traduction C. Noel (Julliard, 254 pages). Ce n'est qu'une partie du Journal du dictateur, mais l'intérêt en est capital, puisqu'elle va du débarquement des Américains à la séance du Grand Conseil qui liquida le régime fasciste et son fondateur. Elle fut publiée du vivant de Mussolini, sous le régime éphémère de la « République de Vérone », avec ce titre « Histoire d'un an : au temps du bâton et de la carotte ». Image de l'âne que son maître ne peut plus faire avancer qu'en balançant devant lui une carotte au bout d'une perche, elle symbolisait, dans l'esprit de Mussolini, l'effort auquel le condamnait un peuple qui ne voulait plus de la guerre.

Peu d'hommes ont eu, en effet, moins d'illusions que lui sur leur popularité. Il reconnaît devant le Grand Conseil qu'il est « le personnage le plus détesté de toute l'Italie » et, quand il referme le cahier où il a consigné ses Mémoires, jetant un regard en arrière, il confesse n'avoir jamais eu un ami. « Je ne sais trop, ajoute-t-il, si cela a été pour moi un mal ou un bien. Un personnage de la Renaissance a dit : « Sois seul et tu t'appartiendras tout entier. »

La seule morale qu'il tire de sa chute, c'est l'erreur qu'il a commise en croyant possible une coexistence du fascisme et de la monarchie. « Il eût fallu, dit-il, pousser le totalitarisme jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. » Or, il a cru pouvoir se contenter d'un compromis dont l'histoire a, une fois de plus, prouvé qu'il était difficile et précaire.

Sa thèse est celle de tous les dictateurs désavoués par leur peuple : il a été trahi par le roi, par Grandi, par le maréchal Badoglio, bref, par tous les hommes en qui il avait mis sa confiance.

### L'HISTOIRE

Philippe Erlanger, *Henri III* (Gallimard, 314 pages). Un calomnié. Ce livre est une réhabilitation : l'histoire d'un partisan devenu arbitre des partis, « qui devança son temps par l'audace et le raffinement de ses mœurs et, surtout, par sa lucidité et sa tolérance ». Une âme hypersensible, aussi constante dans ses haines que dans ses affections.

M. Erlanger nie qu'il ait frappé du pied le corps du duc de Guise assassiné. Et la fameuse phrase « Il est encore plus grand mort que vivant » est sans doute apocryphe. On trouva dans les poches du duc une lettre qui commençait ainsi : « Pour entretenir la guerre civile en France il faut 700.000 livres tous les mois. » Justification d'un meurtre, si un meurtre pouvait se justifier.

Un portrait très poussé de Catherine de Médicis complète celui qu'en a brossé Lucien Romier. On avait prédit à la reine qu'elle mourrait près de Saint-Germain. Elle tomba malade à Blois : la prophétie la tranquillisait. Mais elle vit paraître un aumônier du roi qu'elle ne connaissait pas. Il se nomma : Julien de Saint-Germain.

— Alors, murmura Catherine, je suis perdue !

ALBERT MOUSSET.

*Vitrine consacrée à S. A. R. la princesse Elizabeth et au duc d'Edimbourg par la Compagnie des Chargeurs Réunis.*


Un album hors série consacré aux quatre merveilleuses journées de

**LA PRINCESSE ELIZABETH A PARIS**

va paraître prochainement

**PRIX : 100 FRANCS**

Retenez-le dès aujourd'hui chez votre libraire habituel ou à « France-Illustration », 13, rue Saint-Georges, Paris - 9e


## LES DISQUES

Lumen et l'Anthologie sonore viennent de publier une série de disques d'orgue remarquables (A. Marchal à l'orgue de Saint-Eustache), et en particulier *la Passacaglia* et *Fugue* en *do* mineur, que nous préférons dans cette forme originale à la transcription pour orchestre de Stokovski parue avant guerre. (A. S. 136, 137.)

L'Oiseau-Lyre fait paraître en six disques un enregistrement intégral de *l'Offrande musicale*, de J.-S. Bach (ensemble Oubradous) avec sa sonate, ses trois fugues et ses neuf canons, dont l'étonnant Ricercare n° 2 représente la pièce maîtresse. En dépit de quelques réserves sur l'instrumentation choisie pour la sonate — écrite en réalité pour flûte, violon et clavecin — réjouissons-nous de pouvoir étudier en profondeur, grâce à cette édition, cette œuvre considérable et complexe.

*Musique contemporaine.* — Excellente édition de *Tzigane* de Ravel avec Ruggieri Ricci au violon et l'orchestre Lamoureux, direction Bigot (Polydor 566248) et du *Concerto* pour piano et orchestre du même auteur, avec Emile Passani au piano et l'orchestre Colonne dirigé par J. Fournet (P.D.T. 155 à 157) dont la gravure et l'interprétation éclipsent l'ancien enregistrement dû à Marguerite Long.

*Le Tricorne* de Falla (Col. L.F.X. 761-2) bénéficie d'un enregistrement exceptionnel avec le Philarmonia Orchestra de Londres, dirigé par Galliera, qui en donne une interprétation remarquablement colorée.

*Pelléas et Mélisande*, musique de scène de Gabriel Fauré, nous est pour la première fois intégralement donné en deux disques excellents par Pathé (P.D.T. 153-154). Ces pages sublimes réjouiront tous les Fauréens et contribueront utilement à faire apprécier à l'étranger le génie si personnel et si spécifiquement français du maître.

La 5e *Symphonie* de Tchaïkowsky nous est magnifiquement rendue par le Philarmonia Orchestra de Londres, direction Paul Kletzki. (L.F.X. 752 à 757.)

*Disques de chant.* — Signalons deux disques d'Irène Joachim particulièrement réussis : l'un consacré à des mélodies de Schubert (*Litanei*) et Mozart (*Verschweigung*), l'autre à l'adorable *Chanson de Tessa* de L. Jaubert sur un texte de Jean Giraudoux et à *Réponse d'une épouse sage* de A. Roussel. (D.A.M. 148-49.)

Aux amateurs d'opéra-comique, nous recommandons deux airs célèbres de *Faust*, admirablement gravés et chantés par Suzanne Juyol : air des bijoux ; air du roi de Thulé. (Gr. D.B. 11178.)

GIÉLAT.


depuis 1928

**la boîte à musique**

133, boul. Raspail, PARIS - LIT. 16-12

par son choix en disques de toutes marques, par sa documentation et ses conseils, s'est affirmée comme

**le disquaire de l'élite.**

les meilleurs électrophones, expertises et constitutions de discothèques, expéditions en province et aux colonies.


## COURRIER MUSICAL

Pour les semaines passées, la trêve des concerts symphoniques nous a mené vers la musique de chambre.

Aux « Mardis musicaux » du Châtelet, toujours très suivis, l'Octuor viennois s'est présenté pour la première fois devant le public parisien. Qui ne connaissait déjà l'Orchestre Philharmonique, orgueil de l'Opéra de Vienne ? Solistes de cet ensemble fameux, les huit musiciens du Wiener Oktett forment un « tout harmonique » parfait. Ils nous ont apporté des interprétations solides, cohérentes, purement classiques d'œuvres rarement entendues de leurs plus grands musiciens : le septuor de Beethoven, l'octuor de Schubert ; un retard dans l'envoi du matériel nous a privé, hélas ! du *Divertimento* de Mozart, dont nous nous promettions les grâces toutes françaises. Ce sera pour plus tard, car il faudra réentendre ces virtuoses, fêtés à Salzbourg, Lucerne et Londres, et que leur probité artistique désigne aux mélomanes français comme les meilleurs représentants du classicisme viennois.

L. MAURICE-AMOUR.

## EXPOSITION DUNOYER DE SEGONZAC

Dunoyer de Segonzac a maintenant soixante-cinq ans. Dans l'évolution d'une vie, c'est un des beaux moments où le marcheur peut s'arrêter pour se reposer un instant et regarder derrière lui le chemin parcouru. Dunoyer de Segonzac, qui a fait ainsi peu de haltes de ce genre (on compte depuis 1914 à peine quatre expositions de son œuvre), peut contempler avec satisfaction les étapes de sa course. Avant tout c'est un paysagiste de la grande tradition française noble et grave : celle où nous rencontrons Poussin, Corot et Cézanne. C'est pourquoi ses natures mortes sont comme des autels surchargés de prémices venant de la nature pour servir d'offrandes à la nature elle-même, de même que ses nus, presque toujours eux aussi « incorporés au sein de la nature, ont une saveur païenne ». L'œuvre de Dunoyer s'élève comme un hymne. C'est pourquoi il *devait,* le destin l'ayant ainsi marqué, illustrer *les Géorgiques.*

Tant de toiles solidement maçonnées, tant d'aquarelles fluides et lumineuses, capturées sur le motif même en Ile-de-France et en Provence (terres de bonheur profond), n'ont donc été faites, semble-t-il, en définitive, que pour aboutir à cette suite magistrale où les travaux des champs et la besogne exigée par la terre nourricière sont exprimés, certes, dans leur réalisme quotidien, mais, ici, décanté et sublimé dans une sorte de mélodie sereine où le bœuf et la vigne, l'abeille et l'olivier, le blé et l'homme forment un chœur improvisant sans relâche, et pour ainsi dire en dehors des siècles, sur des thèmes éternels.

C'est pour avoir senti cet équilibre entre la nature des choses et les sentiments de l'homme que Dunoyer de Segonzac est un grand artiste dont le message généreux conservera une place singulière dans l'art de notre époque.

LOUIS CHÉRONNET.

## TRAIN DE LA RECONNAISSANCE FRANÇAISE

Depuis 1940, le peuple américain s'est imposé de gros efforts pour venir en aide au peuple français. Naguère encore un « train de l'amitié » apportait chez nous des vivres destinés à soulager dans la mesure du possible les misères les plus grandes causées par l'occupation et par la guerre.

Une initiative heureuse vient d'être prise par les Associations d'anciens combattants des deux guerres, et, notamment, par la Fédération des cheminots anciens combattants, qui, pour n'être qu'un symbole, n'en revêt pas moins un caractère touchant. Un « train de la reconnaissance française » va être formé. Il comportera autant de wagons qu'il y a d'Etats nord-américains et emportera outre-Atlantique, à titre de présents, des produits de chez nous.

Ce geste, encouragé par les plus éminentes personnalités françaises, montrera au peuple des Etats-Unis que le mot « reconnaissance » n'est pas encore chez nous vide de sens.

DUNOYER DE SEGONZAC. « LE CANAL. »

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

F. Z. KERMORVER. « LE VERNISSAGE. »

La Galerie Bernier présente un ensemble important de peintures récentes de Roland Oudot. Ce peintre au grand talent s'est encore, semble-t-il, libéré dans son style de tout ce qui n'atteignait pas directement le but qu'il s'était assigné, et son art, dépouillé et sobre, atteint directement l'esprit en même temps qu'il parle aux sens. Roland Oudot saisit avec subtilité les relations les plus étroites qui lient l'homme à la nature et l'homme extérieur à son intériorité. Les portraits qu'il peint sont à la fois directs et tout imprégnés d'intellectualité.

Les œuvres de Paul Bret, exposées à la Galerie Hermann, sont pleines de joie, de couleur et de lumière. Devant ses paysages de la région de Fréjus, devant ses compositions et ses portraits, on se sent pris par une poésie délicate, qui s'exhale de sa peinture. Sincère et sensible, l'artiste a subi, comme la plupart de ses contemporains, l'influence de Cézanne et de Van Gogh, sans toutefois que celle-ci l'emporte trop violemment sur sa propre personnalité. Paul Bret construit dans la couleur ses paysages et ses compositions, et sa technique en « bâtonnets » donne un certain dynamisme à ses toiles.

Renée Vizzoni poursuit la tradition des maîtres romantiques. Elle expose à la Galerie Cambacérès des œuvres d'une douce inspiration poétique, non dénuée de certains éléments spiritualistes. Ses portraits de Gandhi, de Leclerc, notamment, sont vivants et pénétrés de cette foi qui anime les modèles comme leur auteur.

Le talent de Renée Vizzoni est sobre et sans éclat, mais n'est-ce pas le but supérieur de l'art que d'être sincère avant tout avec la nature comme avec soi-même ?

Fred Kermorver, qui expose à la Galerie des images Zeller, est avant tout un imagier. Mais il est peintre aussi, et ses « images » se ressentent du grand art. Cet artiste est surtout satiriste et se plaît à évoquer un monde réel, tout extérieur et vivant, qui s'oppose au monde caché dont il découvre les éléments sans cesse renouvelés sous son pinceau.

Le comique chez lui fait partie de la satire. Nous espérons voir bientôt une exposition de peintures de Fred Kermorver, dont l'art évoque le réalisme populaire et truculent d'un Brueghel le Vieux et le charme naïf d'un Henri Rousseau.

M. S.


**GALERIES**

**"COULEUR DU TEMPS"**, 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE "IMAGES"
15, rue du Bac — LIT. 59-21
Images de
**KERMORVER**

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine — DAN. 91-10
**RENÉE TOURNAN**

**GALERIE JEANNE CASTEL**
32, avenue Matignon
**MAUD SUMNER**
*AQUARELLES*

*« L'Escurial » par Harold Rotenberg, dont une belle exposition vient d'avoir lieu à la Galerie des Beaux-Arts.*


# LES VENTES

**HOTEL DROUOT**

**OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT**
du XVIIIe siècle.
**MEUBLES ET BOIS SCULPTÉS**
du XVIe siècle. Salles 7 et 8. Vente 4 juin. Exposition le 3. Me ADER, MM. Damidot, Lacoste et Ratton.

NORMAN COLLINS
**ANNA**
*Roman traduit de l'anglais*

La critique anglaise considère, à juste titre, ce roman comme l'un des meilleurs parus depuis la guerre sous la plume d'un auteur en vogue.

Anna, jeune et charmante étrangère que le conflit de 1870 a retenue à Paris, vit les horreurs du siège et la famine.

Mais, seule, désemparée, elle se laisse entraîner d'aventure en aventure avant de trouver le bonheur.

608 pages, 450 francs. Editions de la Paix.

KAREN AABYE
**LES VERTS HORIZONS**
*Premier prix du roman danois*

Agréable roman qui transporte le lecteur au sein de la bourgeoisie terrienne danoise du XIXe siècle.

C'est l'amour profond de la jeune Birthe pour Jesper, son ami d'enfance ; mais ce dernier, artiste capricieux, la délaisse pour rejoindre à Paris l'orgueilleuse Irène.

672 pages, 450 francs. Editions de la Paix.

**PLUS D'HÉSITATION ★ PLUS D'EXCUSE**
A NE PAS ÊTRE
**BRIDGEUR - BRIDGEUSE**
PUISQUE
**BRIDGEUR en quelques heures**
288 pages — par JEAN LOUBIGNAC — 220 frs
Préface du GÉNÉRAL HASSLER — Dessins de PIERRE PLANCHENAULT
est d'une lecture facile et intéressante - Tout y est. - On n'éprouve pas le besoin de demander des explications complémentaires, ni de poser des questions d'interprétation. - C'est clair, limpide, net. - Plus besoin de professeur. - On a compris. - (EXTRAIT DE LA PRÉFACE).
***UNIQUE - SANS PRÉCÉDENT***
***LA RÉVÉLATION DE L'ANNÉE***
***UN SUCCÈS DE PLUS DES***
**ÉDITIONS DE L'ÉLAN**
114, RUE LAFAYETTE, PARIS - PRO. 16-81
CHEZ VOTRE LIBRAIRE

# ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS REMARQUÉES A LA FOIRE DE PARIS

## UNE VÉRITABLE NOUVEAUTÉ

Parmi les nombreuses nouveautés remarquées à la Foire de Paris, il est particulièrement agréable de souligner cette merveilleuse machine à enregistrer le son : il s'agit du Peirce Wire Recorder présentée par les Établissements Gonod et Gabadou.

Inventé depuis 1931, cet appareil enregistre le son sur un fil d'acier porté au plus haut degré de perfection. Cette machine nous vient d'Amérique, c'est une production de la Peirce Wire Recorder Corporation fournisseur des forces armées américaines.

Le Peirce Wire Recorder est l'auxiliaire précieux et indispensable chaque fois qu'il s'agit d'enregistrer la parole, la musique et toute espèce de son et de les reproduire avec une facilité parfaite sans omettre l'amplification désirée.

L'enregistrement se fait sur bobine interchangeable de fil d'acier inoxydable permettant soixante-six minutes d'enregistrement continu ou interrompu.

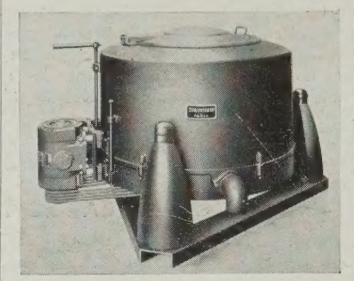
Tout enregistrement peut être conservé indéfiniment et sans aucune altération, être répété un nombre illimité de fois ou être effacé partiellement ou définitivement ; les corrections se font par simple superposition de paroles.

La marche, le retour en arrière et l'arrêt peuvent être commandés à la main ou au pied. De plus, un microphone spécial permet l'enregistrement intégral des conversations téléphoniques sans aucun raccordement à l'installation des P. T. T.

Cet appareil est un auxiliaire précieux pour le chef d'entreprise, son emploi facile lui permet de pouvoir ainsi dicter son courrier ou rédiger des notes, des rapports en voyage et même à son domicile et en toute quiétude.

Les Établissements Gonod et Gabadou, 47, rue des Mathurins, Paris, Téléphone : Anjou 77-19, sont à l'entière disposition de nos lecteurs pour leur fournir tous renseignements complémentaires.

### MACHINES A LAVER



Nous signalons l'effort de la Maison Chauveau, qui expose, cette année, une série de très beaux modèles de machines à laver et d'essoreuses.

Les constructeurs ont réussi à présenter, sous un aspect très plaisant, des machines dont l'éloge n'est plus à faire quant à leurs qualités de robustesse.

Elles intéressent aussi bien les particuliers, avec la série « Triomphe », que les entreprises les plus importantes et les plus diverses, avec leurs machines de blanchisserie ou de teinturerie. Une belle réalisation de l'industrie française.

Établissements Chauveau Frères, 17, boulevard de Picpus, Paris (12e).

### CHEZ TELEAUTOMATE

Cette Maison présentait à la Foir de Paris :

1° Télématic, l'installatio d'alarme sonore e lumineuse, muni des tous dernier perfectionnements.

Télématic prévient toute tentativ d'effraction ou d'intrusion. Il donn l'alarme et contraint ainsi le malfaiteu à la retraite.

Tous les éléments qui font partie de c système sont rigoureusement inviolables

De plus, un dispositif particuli limite la durée des alarmes et reme automatiquement l'installation en éta de veille.

De telles garanties font de Télémati le gardien le plus sûr et le plus précieux

Partant des mêmes principes, cett firme a également mis au point u matériel à l'usage des risques plu simples, pavillons, appartements, le colonies, etc., le Télépax.

2° Le Directaphone, modèle 1948 qui vous permettra d'entrer en contac par haut-parleur, avec vos collabora teurs et de leur parler comme si vou étiez près d'eux : ceux-ci vous répon dront de leur place habituelle, sa perte de temps ni allées et venues.

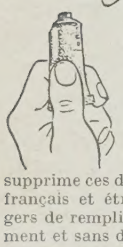
Vous pourrez ainsi régler instantané ment et sans obstacle les difficultés qu ralentissent l'activité de votre entre prise.

Par Directaphone, vous serez pa tout à la fois, vous contrôlerez tout c vous aurez la possibilité d'imprimer votre affaire le propre rythme de vot activité.

Télématic — Directaphone

Demandez documentation complèt à Le Téléautomate, 24, rue d'Armaill Paris (17e). ÉTOile 06-30.

### AU STAND DES STYLOS DOUGLAS



Ce stand a été particulièrement remarqué par la gamme des stylos présentés et notamment par l'intéressante innovation des Établissements Douglas en ce qui concerne le remplissage des stylos à bille. Jusqu'à ce jour, ces stylos comportaient deux graves inconvénients : le remplissage difficile et la panne toujours possible.

La nouvelle formule des Établissements Douglas supprime ces deux inconvénients (brevets français et étrangers), permet aux usagers de remplir eux-mêmes, économiquement et sans difficulté, la cartouche vide à l'aide d'un tube spécial de remplissage contenant de l'encre concentrée pour une douzaine de recharges. Il suffit de fixer la cartouche dans l'ouverture du tube d'encre. Celui-ci s'adapte dans des conditions parfaites d'étanchéité, supprimant ainsi l'introduction des bulles d'air, cause habituelle des pannes.

Ce tube d'encre peut remplir tous les stylos à bille de la fabrication Douglas, qui, dans une gamme très complète, présente des modèles de 600 à 20.000 fr. Douglas, le stylo de grande classe, 30, rue N.-D.-de-Nazareth, Paris (3e).

La première Manufacture française de matelas et de coussins à ressorts a présenté à la Foire de Paris avec un grand succès ses toutes dernières créations de confort absolu dans le domaine de la literie (Matelas Tréca) et du siège (Garnitures à ressorts Pullman). Brochure documentaire I sur demande. B. P. 99, Paris (17e).

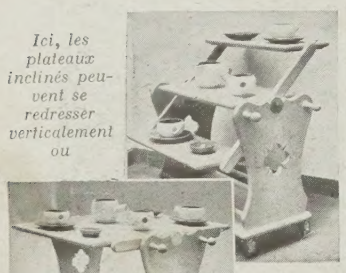
### LE NÉCESSAIRE "RASOIR OLYFA"

Déjà bien connue de nos lecteurs, cette maison présentait à la Foire de Paris toute la gamme de ses fabrications, notamment un nécessaire luxueux et complet équipé du fameux rasoir Olyfa, dont la technique particulière à cette marque s'impose chaque jour davantage. Nous rappelons qu'un système spécial permet de laisser toute élasticité à la lame et, de ce fait, de se raser de très près, en évitant d'enflammer le visage.

En vente partout. Gros exclusivement : 1, rue Montcharmont, Lyon.

### LA TABLE "PLAN MOBIL"

*Ici, les plateaux inclinés peuvent se redresser verticalement ou*



*prendre la position horizontale formant table.*

Voici une nouveauté qui a retenu l'attention de nombreux visiteurs. Cette table fera la joie des maîtresses de maison soucieuses d'apporter à leur home le maximum de confort. Elle offre l'avantage de se transformer par une astucieuse combinaison, qui permet de faire pivoter deux plateaux mobiles et qui donne à l'ensemble des effets inégalés : elle est à la fois desserte, table à thé, étagère, etc.

Des licences sont concédées pour la France et l'étranger. Dacip, 28, rue de Naples, Paris. Tél. : EUR. 40-18.

### LE YAOURT

Connu depuis plus de 4.000 ans, le yaourt, qui est une pure fermentation de ferments lactiques, est un aliment de goût délicieux et convenant aux humains de tout âge et des deux sexes, depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'à la plus extrême vieillesse. L'effet du yaourt sur les organes digestifs est d'autant plus efficace qu'il est consommé frais et qu'il est préparé dans les conditions voulues.

A cet égard, l'appareil et les ferments Yalacta, utilisés par plus de 8.000 médecins français, présentent toutes les garanties nécessaires.

Tous renseignements sont envoyés gratuitement sur demande adressée à : Cie I. Yalacta, 51, rue Lepic, Paris.

### COMMENT AUGMENTER L'ÉNERGIE VITALE, PROLONGER LA JEUNESSE ET LA VIE ?

Pour résoudre ce problème, le docteur Pascaud a conçu et réalisé le Surrepos.

Ce meuble scientifique, établi conformément aux *lois de l'Anatomie et de la Physiologie*, seul assure le repos *intensif, intégral* (Cœur, muscles, nerfs, cerveau), donnant à tous : bien portants, surmenés, fatigués, malades, vieillards, un *bien-être extraordinaire*, immédiat.

Un quart d'heure de Surrepos remplace plusieurs heures de divan ou de lit, conservant l'énergie, prolongeant la jeunesse et la vie.

Utilisé et recommandé par le Corps médical, adopté par l'élite internationale (demandez références), le « Surrepos » est le compagnon inséparable de tous ceux qui désirent profiter intensément de l'existence, en *supprimant fatigue et surmenage*.

Demandez aujourd'hui la documentation scientifique N. 114 condensant les travaux sur le Surrepos (repos intensif, intégral) des docteurs Pascaud, Jacobson, etc., au Surrepos, 167, boulevard Haussmann, Paris. Médaille d'Or Exposition internationale, Paris 1921.

### SURDITÉ

Les sourds de France savent-ils que la prothèse auditive a été révolutionnée en ces dernières années aux États-Unis par :

1° L'amplificateur de poche à lampes naines Raytheon, qui a remplacé le microphone à carbone ,

2° Les nouveaux écouteurs auriculaires, adaptés sur embout individuel moulé, lesquels dans 95 % des cas (statistiques de l'U. S. Navy) procurent des résultats supérieurs à ceux du vibrateur osseux.

Pour faire l'essai des appareils américains et anglais les plus récents et les plus puissants, livrables immédiatement (remboursables partiellement par les A. S.), venez ou écrivez à la S. F. A. M., 40, rue de l'Échiquier, Paris. Tél. : PRO. 01-68. Spécialistes de la prothèse électronique.

### SPORT ET TOURISME NAUTIQUES

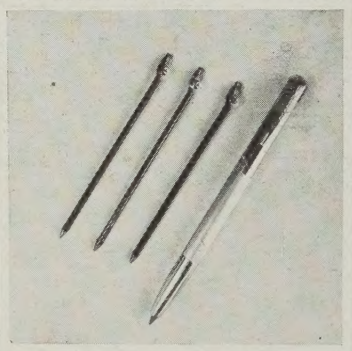
Le Sport et le Tourisme nautiques qui font chaque jour de nouveaux adeptes étaient particulièrement bien représentés au stand Laulaigne, constructeur des premiers glisseurs 100 % aérodynamiques.

Tout d'abord dans les séries flèche bleue et hors-bord un biplace de grand sport et un Runabout 4 places tourisme.

En in-bord un splendide Runabout biplace de grand sport, équipé d'un moteur d'avion léger de 40 CV, attirait l'attention des spécialistes.

Pour tous renseignements : J. Laulaigne, ingénieur-constructeur, 2, rue Gaudray, à Vanves (Seine). MICH. 28-47.

### UNE NOUVEAUTÉ LE STYLO A BILLE 3 COULEURS



La grande marque Evergood, dans un stand particulièrement remarqué, présentait à la Foire de Paris sa production de haute qualité. Parmi celle-ci, sa toute dernière nouveauté, le « Color 316 », stylo à bille à trois couleurs d'encre, qui est livré en noir, rouge et bleu. La présentation très soignée du « Color 316 » en argent massif premier titre ou doublé or, 18 carats, en fait un cadeau de haut luxe. Cette fabrication honore l'industrie française du stylo.

En vente chez tous les spécialistes papetiers, grands magasins.

Société Evergood, 13, rue Auber, Paris.

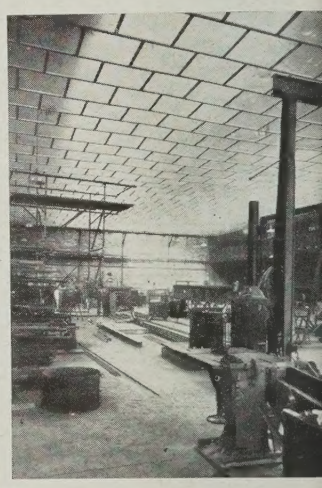
### POUR LES GRANDS ET LES PETIT

Les plus élé gantes et le mieux conçue des balançoire de jardin e d'appartemen à une et à deu places son fabriquées e tubes d'aci par les Éta blissement Marchand, 21, rue du Giré, à Rue Malmaison (Seine-et-Oise).

Tél. : Mal. 08-93.

Portiques de sports démontable Groupes de balançoires pour écol Livraison rapide. Prix intéressant

### SOUS-PLAFOND VITREX-MENOZ



Nous avons spécialement remarqué à Foire de Paris, au stand Vitrex, u installation de sous-plafond Vitre Menoz, en éléments préfabriqués tra parents, procédé qui permet de conserv dans les ateliers une température con tante, donnant une impression de fr cheur en été et de chaleur en hiv Nous soulignons que de nombreu installations sont déjà en service, France, aux colonies et à l'étranger, donnent entière satisfaction au p sonnel des usines, ateliers et manuf tures. Un meilleur rendement a été co taté dans la production. Pour tous re seignements écrire : Vitrex, 27, r Drouot, Paris, qui transmettra à s concessionnaire-installateur régional.

*Voyez dans notre prochain numéro suite de cette rubrique sur les nouveau remarquées à la Foire de Paris.*

# LE SUD-OUEST
## expose à la XXVII[e] FOIRE de BORDEAUX
### du 13 au 28 juin 1948

Cette importante manifestation sera inaugurée par M. Vincent Auriol, président de la République. Les deux millions de visiteurs qui s'y donnent rendez-vous y trouveront, exposés par plus de 3.000 firmes, les produits de la France, de l'Empire et de huit nations étrangères : Angleterre, Belgique, Canada, Iran, Italie, Suède, Suisse et U. S. A.

Palais des vins de Bordeaux.

## MATÉRIEL POUR CHAIS

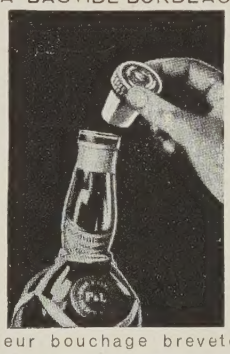
### LES ENTREPRISES GRAZIANA

Spécialistes de cuverie pour chais, livrent immédiatement : cuves à vin, cuves à cidre transportables, silicatées ou verrées, accessoires placés au choix du client.

14, cours de l'Intendance, Bordeaux - 19-27, cours de Verdun, Libourne.
Maison fondée en 1880.
Plus de 1.500.000 hectolitres réalisés.

## LE BOUCHAGE

Éts BETTS & BLANCHARD
LA BASTIDE BORDEAUX



leur bouchage breveté

## CONSTRUCTIONS PRÉFABRIQUÉES

Une préfabrication raisonnée permet seule d'entreprendre de vastes programmes de logements à un prix acceptable, sans négliger le confort.

La Société Carde Frères, spécialisée depuis de nombreuses années dans la construction préfabriquée, met sur le marché des constructions en bois ou en dur qui sont à la fois économiques, confortables, agréables d'aspect, par un emploi judicieux de la préfabrication et de matériaux modernes à grand pouvoir isolant.

CARDE FRÈRES
64, rue Gustave-Carde
BORDEAUX-BASTIDE
Tél. : 924-21 et 924-22.

**GRANDS RHUMS DUQUESNE**
**MARTINIQUE**
*MISE EN BOUTEILLE PAR LES PRODUCTEURS*

## CHAUFFAGE

**ELECTRO-MAZOUT**
**BORDEAUX**
133, Rue Camille Godard

Les Établissements Viriot — spécialisés dans le chauffage au mazout — présentent des appareils ménagers ultra-modernes tels que : cuisinières mixtes mazout-charbon et électricité, chauffe-bains à mazout, poêles tous combustibles liquides, brûleurs pour chauffage central et petites industries sans injecteur ni soufflerie.

## CONSTRUCTIONS NAUTIQUES

### QUELLE QUE SOIT LA SÉRIE...

Les Constructions nautiques « Atlantic » vous livreront le bateau que vous désirez : sharpie, caneton, monotype, etc.

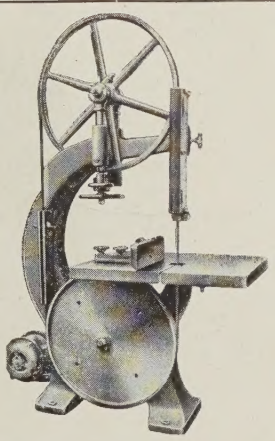
9 m²

Nous construisons également tous types de bateaux à voile ou à moteur (cruisers, pinasses, vedettes) ainsi que des canoes canadiens ; nous pouvons donc vous satisfaire suivant votre désir. Devis et renseignements gratuits sur demande.

Une seule adresse à Bordeaux pour la construction ou la réparation de votre bateau :

Constructions nautiques
« ATLANTIC »
Quai de Queyries (face rue Bouthier).
BORDEAUX-BASTIDE

## MACHINES-OUTILS



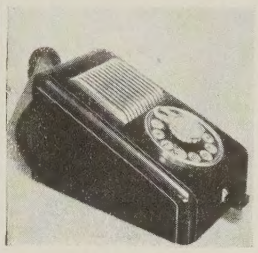
Les Établissements William Gillet sont spécialisés dans la fabrication des scies à ruban. Leur gamme s'étend de la scie à grumes à la petite machine d'atelier.

Simultanément, à la Foire de Bordeaux et à la Foire de Barcelone, ils exposent leurs nouveaux modèles de scies à volants de 900 ainsi que des appareils destinés à augmenter la production de leur matériel.

Des progrès très importants ont été réalisés dans la conception et le fini de leurs machines.

**Éts WILLIAM GILLET**
144, cours du Médoc,
**BORDEAUX**
Maison fondée en 1875.

## MATÉRIEL RADIO-ÉLECTRIQUE



Le problème de liaison entre services ou locaux résolu grâce à Telespeaker...

Telespeaker, l'intercommunication qui vous permettra d'être présent partout, de donner des ordres ou de recevoir des informations instantanées.

Telespeaker n'est pas un simple transmetteur d'ordres.

Telespeaker économisera votre temps et celui de vos employés.

Avec lui, plus de ligne « occupée ».

Telespeaker est une production des Établissements Schneider Frères, 5 et 7, rue Jean-Daudin, Paris. Tél. : Ségur 83-77 et 78.

**Agences exclusives : TELESPEAKER**
Sud-Ouest : 43, rue de la Croix-Blanche, Bordeaux. Tél. : 45-21.
Sud-Est : 12, rue de l'Académie, Marseille. Tél. : Colbert 00-58.
Documentation gratuite sur demande.
Foire de Bordeaux : Salon de la Radio.

## LE FROID ÉLECTRIQUE

**FRIGI-ARTIC**
PARIS : 72, rue de Saussure.
BORDEAUX : 33, av. Émile-Counord.
LILLE : 48-50, rue de la Vignette.
TOULOUSE : 67, Allées Ch.-de-Fitte.
Et agences exclusives dans les principales villes de France.

Longtemps méconnus en France, les avantages de la conservation par le froid électrique sont en train de s'affirmer comme un des éléments indispensables à la vie moderne.

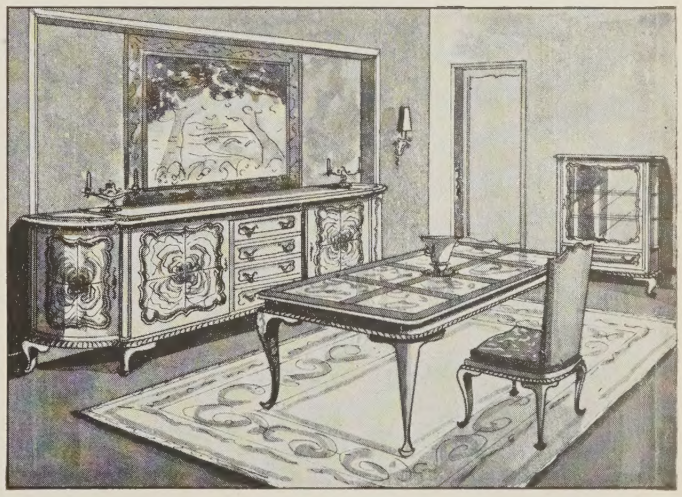
Au cours de ces dernières années, une évolution — une révolution, devrions-nous dire — s'est manifestée à ce sujet dans l'esprit du grand public. Dans le même temps, les constructeurs français se sont mis au travail dans le but de produire des appareils pouvant rivaliser en qualité et en rendement avec les productions étrangères, qui, jusqu'en 1939, avaient, seules, la faveur de la clientèle française.

Il est aujourd'hui permis d'affirmer que la technique française a rattrapé son retard.

Notre industrie frigorifique produit actuellement en grande série tout le matériel nécessaire aux équipements les plus perfectionnés, de l'armoire de 250 litres jusqu'aux plus grosses chambres froides. Qu'il s'agisse de compresseurs, d'évaporateurs, de moteurs électriques spéciaux ou d'appareils de contrôle, la production française n'a rien à envier à celle de l'étranger.

Parmi les entreprises spécialisées dans les applications du froid électrique, Frigi-Artic a pris une place de premier plan. Des études rationnelles, portant sur les besoins particuliers à chaque branche de l'activité des usagers du froid, lui ont permis de mettre au point des équipements incomparables. L'alimentation, l'hôtellerie, la boucherie ont bénéficié des progrès accomplis. La pâtisserie a été particulièrement favorisée par la création de tours réfrigérés, de turbines à crèmes glacées d'un rendement surprenant, de bacs et de conservateurs correspondants.

## AMEUBLEMENT - DÉCORATION



**VOGUE,** fabricant-décorateur, crée pour chaque client l'ensemble qui convient à ses goûts et à sa personnalité.
Moderne et copie d'ancien.
25-27, rue Judaïque, Bordeaux. A la Foire de Bordeaux : Hall du Meuble.

**TEREBENTHINE ET CIRE**
**TE-CIR**
**ENCAUSTIQUE DE LUXE**
Visitez le stand à la Foire : plein air, esplanade.

Publ. H. d. M.

# VACANCES EN SUISSE

*Santé - Joie de Vivre - Optimisme*

Le visa des passeports est supprimé. Utilisez les titres de transport à prix réduit:

L'abonnement général de vacances qui permet de circuler librement en chemin de fer et en bateau durant 6 ou 12 jours au choix du voyageur et d'effectuer un nombre illimité de voyages à demi tarif pendant 15 ou 30 jours; le billet de vacances, grâce auquel vous pouvez combiner vos voyages en chemin de fer, car postal, funiculaire et bateau et obtenir avec une réduction de 30% les abonnements régionaux de vacances.

Automobilistes! Parcourez les magnifiques routes alpestres suisses. L'essence n'est pas rationnée.

Pour tous renseignements et vente de billets: s'adresser aux agences de voyages et à l'

**OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME**

37, Bld. des Capucines, PARIS 2eme — 22, Bld. Victor Hugo, NICE

O. M. MÜLLER

Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948. Imprimeur nº 53.